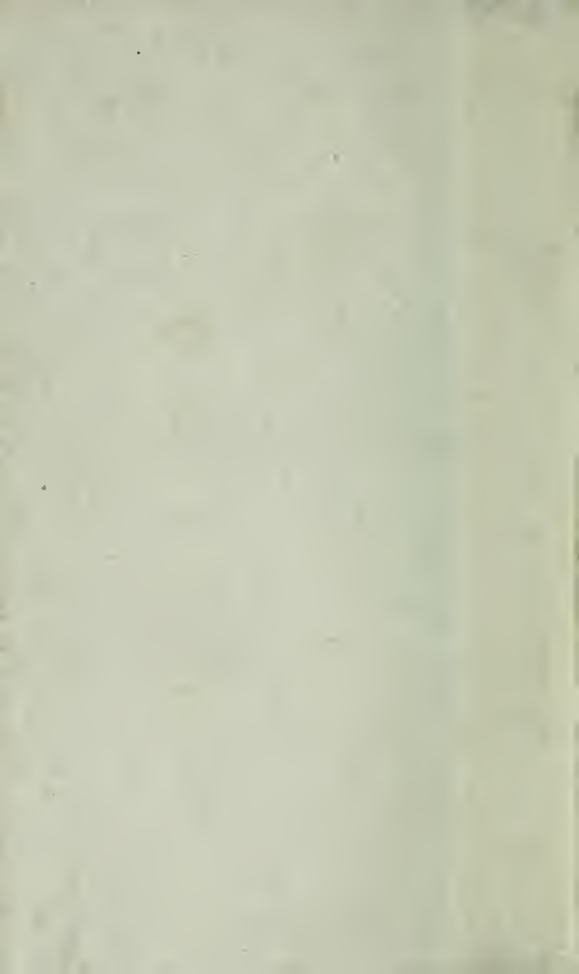






Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/renoulacharit00tour

BIBLIOTHÈQUE

DE LA

JEUNESSE CHRÉTIENNE,

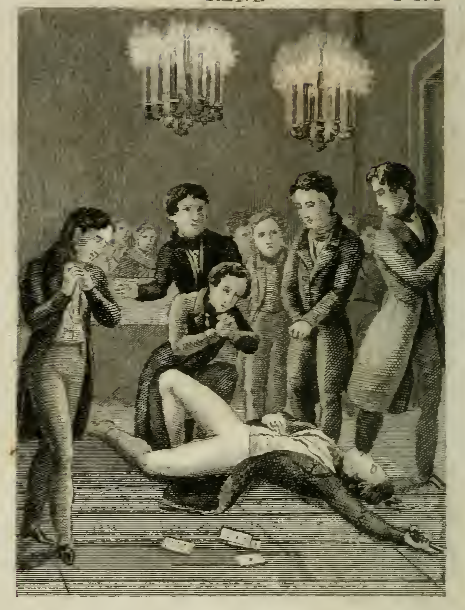
APPROUVÉE

PAR M.GR L'ARCHEVÊQUE DE TOURS.

Tout exemplaire qui ne sera pas revêtu de notre griffe, sera réputé contrefait et poursuivi conformément aux lois.

A^d Mame et Cie





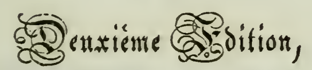
Le malheureux Raoul tomba la tête brisée par une balle

RENÉ,

OU

LA CHARITÉ RÉCOMPENSÉE,

PAR P.****



REVUE ET CORRIGÉE AVEC SOIN.

Quand nous donnons, cachons-nous aux yeux des hommes; Dieu seul doit nous voir.



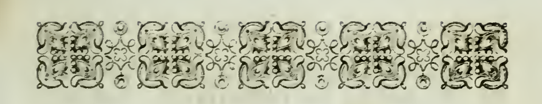
Tours,

A.D MAME ET C.IE, IMPRIMEURS-LIBRAIRES.

1838.

Chateauroux CHEZ ADOLPHE NURET





RENÉ,

OU

LA CHARITÉ RÉCOMPENSÉE.

CHAPITRE PREMIER.

René. — Une mauvaise connaissance.

La Charité est assurément une des plus belles, une des plus excellentes vertus chrétiennes. L'Écriture sainte nous apprend que l'aumône est l'encens le plus agréable que l'homme puisse offrir à Dieu; et nous trou-

vons dans la vie des saints un grand nombre d'exemples de pécheurs qui n'ont dû la grâce de leur conversion qu'à leur amour pour les pauvres. Enfin, considérée d'après le monde, la Charité mérite à celui qui la pratique, l'estime, la reconnaissance des hommes les plus futiles, et souvent la Providence permet qu'elle reçoive dès ici-bas une juste récompense : c'est ce que prouvera à nos jeunes lecteurs l'histoire de René.

Monsieur Dorgemont, riche banquier de Marseille, perdit, après seize ans de la plus heureuse union, son épouse, qu'il idolâtrait. Resté seul avec un fils qui annonçait de rares dispositions, il résolut de veiller soigneusement à ce qu'il reçût une éducation aussi brillante que solide.

René, ainsi s'appelait le jeune Dorgemont, avait quinze ans lorsque sa mère mourut. Il la pleura beaucoup, car il l'aimait sincèrement ; mais les nombreuses distractions que lui donnèrent ses études variées, et aussi l'extrême mobilité de son caractère, affaiblirent en peu de temps la violence de son chagrin. Il mérita de grands succès au Collége de Sainte-Barbe. Doué d'une mémoire et d'une facilité prodigieuses,

il remportait chaque année tous les premiers prix de sa classe. Plusieurs fois son nom fut proclamé aux grands concours des lycées de Paris, et tout portait à croire que le fils de M. Dorgemont serait un jour un homme fort remarquable.

A dix-neuf ans, René, ayant terminé ses études, obtint facilement de son père la permission d'étudier le droit pour se consacrer ensuite au barreau. Pendant dix mois, sa conduite à Paris fut exemplaire. Pieux, économe, dévoré de l'amour du travail, il fit de rapides progrès, et mérita les éloges de ses professeurs. Malheureusement René, malgré son esprit et son instruction, était sans défiance contre le vice et contre les piéges des méchants. Il croyait tous les hommes francs et incapables de bassesse. Son inexpérience le rendit bientôt la dupe et la victime d'un infâme scélérat qui corrompit sa jeunesse et le plongea dans l'abîme des passions.

Edouard F****, indigne fils d'un ancien officier de marine, mort avec gloire pour sa patrie, était un de ces esprits qu'on rencontre fréquemment dans le monde. Sans respect pour la religion, qui était souvent le sujet de ses railleries, il savait néanmoins dé-

guiser son immoralité profonde, afin de ne pas effrayer les âmes pures qu'il voulait perdre, en les exposant aux séductions de l'impiété. Il remarqua René à l'Ecole de droit, et conçut aussitôt le projet d'abuser de sa bonne foi, de sa candeur, pour se procurer d'abord de l'argent dont il manquait, et pour l'entraîner plus tard dans des parties de jeu et de débauche dont il lui ferait payer les frais.

Pour arriver le plus sûrement à son but, il loua dans l'hôtel où logeait René une chambre en face de la sienne, prit ses repas dans le même restaurant, et suivit exactement les mêmes cours que le jeune Marseillais, en ayant soin de se placer toujours à ses côtés. Ce manége eut un succès complet; René fut charmé de la conduite régulière, de la sobriété, de l'assiduité au travail de son voisin, et se montra disposé à faire sa connaissance. Edouard, pour mieux jouer son rôle, feignit de ne pas s'en apercevoir et obligea, en quelque sorte, René à faire auprès de lui les premières avances.

Un dimanche, qu'ils avaient assisté l'un et l'autre à un très-beau sermon sur la puissance de Dieu, fait à leur paroisse par un

prédicateur d'un grand talent, René, édifié du recueillement avec lequel Edouard avait écouté le discours du prêtre, s'approcha de lui en sortant, et engagea le colloque suivant :
— Vous paraissez, ainsi que moi, Monsieur, dans l'admiration des paroles sublimes que nous venons d'entendre. — Oh ! assurément, répondit Edouard avec hypocrisie, heureux l'homme qui reçoit d'en haut une éloquence aussi vraie, aussi persuasive. — Comme cette peinture de la grandeur de Dieu était majestueuse, continua René ! — Je crois, reprit Edouard, qu'il était inspiré par l'Esprit saint pour édifier l'auditoire et confondre les impies.

Tout en s'entretenant ainsi de l'excellence de cette prédication, ils arrivèrent à l'hôtel. René pria Edouard d'entrer dans sa chambre, et, après s'être avoué que leur âge, leur genre d'études, leurs goûts, leurs principes religieux, semblaient les inviter à se choisir pour amis, ils convinrent de se lier étroitement, et de partager dorénavant leurs peines, leurs plaisirs et leurs travaux.

Edouard retiré chez lui était ivre de joie. — Je le tiens enfin, répétait-il avec un sourire infernal, ce sage de vingt ans, nous ver-

rons s'il saura résister aux séductions de tous genres dont je l'entourerai. Toutefois, malgré cet air triomphant, Edouard était bien loin d'être sûr de la victoire ; la bonne éducation, la vertu justement vantée de René l'effrayaient : que de ruses, que de précautions n'allait-il pas falloir employer pour ébranler ses idées, sa conviction religieuse ! Il passa toute la nuit à dresser ses plans criminels, afin d'être prêt à la première occasion.

Je ne donnerai point ici le détail des moyens infâmes mis en usage par Edouard pour séduire son trop crédule ami, je dirai seulement qu'après s'être emparé de sa confiance, il lui inspira le goût des spectacles, des bals, et bientôt celui des maisons de jeu. Ce fut d'abord par simple curiosité que René accompagna Edouard dans ces lieux de plaisirs où l'homme perd en peu d'instants, dans la mollesse, l'énergie d'une première jeunesse exempte de lâcheté et de remords ; puis ensuite, charmé par les illusions brillantes mais mensongères qui vinrent en foule l'assaillir, il éprouva le besoin irrésistible de fréquenter les théâtres, les fêtes publiques, et enfin les tripots.

Dès ce moment, René perdit l'amour de l'étude et oublia ses devoirs de chrétien. Le jour, fatigué des veilles honteuses de la nuit, il était incapable de s'adonner à des occupations sérieuses ; alors, dégoûté du travail par les difficultés sans nombre qu'il trouvait quand il voulait s'y livrer, il s'abandonnait avec une espèce de frénésie aux plus scandaleux désordres. Parfois, cependant, descendant en lui-même, il formait la résolution de sortir de l'abîme dans lequel il était tombé, mais Dieu s'était retiré de lui, et il devait éprouver bien des traverses avant de mériter sa miséricorde.

Malgré ce déplorable changement, le jeune Marseillais conserva toujours une qualité qu'il avait montrée dès l'enfance, celle d'un cœur charitable et aumônier. Soulager les pauvres était son premier besoin, et même dans le moment où il s'abandonnait à la plus affreuse corruption, il nourrissait des familles entières qui recevaient la meilleure part des sommes considérables que son père lui envoyait avec confiance, croyant qu'elles avaient, comme par le passé, la plus louable destination.

Pour Edouard, il était au comble de ses

vœux. Il avait acquitté ses dettes, et sa victime payait pour ses plaisirs. Abusant de la générosité de René, qui avait mis sa bourse à sa disposition, il y puisait à pleines mains. Il poussait même la turpitude jusqu'à prétexter auprès de René le désir de soulager des pauvres honteux, et s'appropriait ensuite hardiment l'argent qu'il avait obtenu par cet indigne procédé.

Les choses étaient dans cet état lorsque M. Dorgemont tomba tout à coup gravement malade. Sentant sa fin approcher, il fit écrire à son fils de venir promptement le trouver, s'il voulait recevoir sa bénédiction.

CHAPITRE II.

Mort de M. Dorgemont. — René lui rend les derniers devoirs. — Le curé de Saint-R***.

René avait toujours eu pour son père une tendresse et un respect que n'avaient point di-

minué ses tristes débordements. Aussi la nouvelle du malheur qui le menaçait le plongea-t-elle dans une consternation difficile à décrire. Le cœur serré, il se jeta dans une chaise de poste, et se hâta de partir pour Marseille. Il entra dans la maison paternelle au moment où le confesseur de M. Dorgemont lui administrait le sacrement de l'Eucharistie.

La vue du vénérable ecclésiastique remplissant son divin ministère, l'aspect de l'auteur de ses jours prêt à rendre le dernier soupir, la présence de tous les habitants de la maison, prosterpés, fondant en larmes, produisirent sur René un effet extraordinaire. Mille souvenirs, accompagnés de remords, l'assaillirent à la fois ; son cœur se brisa, et il tomba auprès du lit de son père, la figure couverte de ses mains, attendant avec anxiété la fin de cette scène déchirante et religieuse tout à la fois.

Le prêtre ayant accompli sa sainte mission se retira, et M. Dorgemont ordonna aussitôt qu'on le laissât seul avec son fils. — « René, » lui dit-il, après avoir reçu ses embrasse- » ments, tu sais que pendant ma vie j'ai » aimé et honoré la religion : je suis bien

» aise que tu aies eu la preuve que mes der-
» niers moments sont aussi ceux d'un chré-
» tien. Tu m'imiteras, j'en ai la douce espé-
» rance, ta conduite irréprochable m'en est
» un sûr garant. » René, inondé de pleurs,
soupira profondément. « Mon fils, continua
» M. Dorgemont, je le sens, ma dernière
» heure approche, je vais rejoindre ta mère.
» Je quitterais cette terre sans regret si je
» te n'y laissais pas, et surtout si je ne t'y
» laissais pas seul, sans autre appui que ta
» conscience d'homme vertueux, d'honnête
» homme. » René frissonna involontaire-
ment.

« Tu vas à vingt et un an te trouver à la
» tête d'une fortune considérable et légiti-
» mement acquise. Je ne te recommanderai
» pas de faire du bien aux malheureux, aux
» indigents, car ton cœur est charitable, et
» depuis un an particulièrement, tu as dis-
» tribué des aumônes peut-être même trop
» abondantes. — Le jeune homme rougit
et se cacha le visage ; — « Mais je t'engagerai
» à répandre tes bienfaits avec discernement,
» avec une sage économie, en te défiant sur-
» tout des intrigants qui mendient par fai-

» néantise, par métier, et qui privent ainsi
» le pauvre du pain que le riche lui destine.

» Après ma mort tu renverras mes domes-
» tiques en leur assurant une pension via-
» gère convenable. Je te conseille pourtant de
» garder à ton service Ambroise, mon vieux
» et fidèle valet de chambre qui t'a élevé et
» qui t'est sincèrement dévoué. Veille aussi
» sur la famille de M. N****. Ce dernier est
» un de mes meilleurs amis, et j'ai tenu, il
» y a quatorze ans, sur les fonts de bap-
» tême, son unique enfant, la charmante pe-
» tite Héloïse. De nombreux malheurs ont
» entièrement renversé sa fortune. Je lui ai
» procuré une modique place à Paris en at-
» tendant l'occasion favorable de lui être
» plus utile. Remplace-moi auprès de lui, et
» fais tous les sacrifices possibles pour que sa
» position devienne plus heureuse. Telles
» sont mes dernières volontés. Adieu, mon
» fils, puisses-tu parcourir ta carrière avec
» honneur, ne jamais oublier la vertu et
» mourir dans la grâce de Dieu. » En finis-
sant ces mots, M. Dorgemont étendit sa
main droite sur la tête de René qui était
à genoux, et, tournant ses regards vers un
crucifix placé en face de lui, il donna sa

bénédiction au jeune homme déchiré par milles émotions diverses. Une heure après, il n'était plus.

Le chagrin de René était d'autant plus vif qu'il n'osait point avoir recours aux consolations de la religion. Vingt fois il fut sur le point d'aller se jeter aux pieds de son ancien confesseur pour lui avouer ses fautes et en obtenir le pardon, et vingt fois, retenu par une fausse honte, il retomba dans le plus sombre désespoir.

Il ordonna qu'on rendît avec pompe les derniers devoirs à son père. Le cortége était nombreux; toutes les personnes de la connaissance du défunt furent invitées à cette triste cérémonie, et elles y vinrent; car généralement on estimait, on aimait M. Dorgemont. Les domestiques en grand deuil entouraient le cercueil de leur maître, que suivait l'inconsolable René. Enfin, plus de trois cents pauvres fermaient la marche comme un souvenir vivant de la bienfaisance du père de René.

J'abrège un récit déchirant. Le jeune homme accablé de douleur rentra chez lui, et s'enferma pendant deux jours sans proférer une seule parole. Il comprit alors qu'il ne

pouvait pas rester dans un pareil abattement et songea à exécuter les ordres de son père, à réunir la fortune qu'il lui avait laissée, et à retourner à Paris, sans décider encore s'il reverrait Edouard, ou s'il romprait avec lui.

Les anciens serviteurs de M. Dorgemont reçurent une gratification qui les mit à même de vivre sans travailler. Pour Ambroise, René l'appela le dernier. — Mon ami, lui dit-il avec douceur, mon père, en mourant, m'a recommandé de prendre soin de vos jours en m'invitant à vous garder à mon service : toutefois, expliquez-vous franchement : voulez-vous me suivre à Paris, où vous n'avez jamais été, ou bien préférez-vous rester et vivre tranquille dans votre pays, au milieu de vos amis et des parents qui vous restent? — Moi, vous quitter, M. René, répliqua le vieillard en fondant en larmes, non, jamais, à moins que vous me défendiez de vous accompagner. Cette réponse déconcerta le jeune Dorgemont. Il avait ses intentions en parlant ainsi à Ambroise, et déjà il redoutait d'avoir sans cesse à ses côtés un témoin vertueux et par conséquent incommode. — Je vous remercie de votre attachement, bon Ambroise, reprit René, mais je dois vous

prévenir qu'à Paris mes habitudes sont bien différentes de celles de mon père que vous serviez ici. Les moindres commissions que vous aurez à faire vous fatigueront considérablement à cause de l'immense étendue de la ville. Puis, livré à mes études, je suis sans cesse hors de chez moi. A quoi vous occuperez-vous, seul dans une chambre, depuis le matin jusqu'au soir? — Monsieur, dit naïvement le fidèle domestique, vous aurez la bonté de ménager mes pauvres jambes, ainsi que le faisait dans les derniers temps mon défunt maître. D'ailleurs, j'aurai le temps de me reposer pendant vos longues absences, tout en nettoyant vos habits, en prenant soin de vos affaires, en arrangeant votre chambre. Ah! de grâce, M. René, ne me refusez pas la faveur de passer le reste de mes jours avec vous, j'en mourrais de douleur! Le jeune homme, attendri quoique contrarié, s'aperçut bien qu'il était inutile de détourner plus longtemps Ambroise de son dessein; il rassura le vieillard, et l'engagea à se préparer à un prompt départ.

Les affaires de M. Dorgemont, quoique considérables, étaient si claires, si bien en

règle, que René les eut terminées en trois semaines.

Parmi les visites qu'il avait à faire avant de s'éloigner de la ville, celle qu'il devait rendre au digne curé de S. R**** son ancien confesseur, le conseiller de son malheureux père, le tourmentait singulièrement, et pourtant il ne pouvait pas quitter Marseille sans remplir cet acte de respect et de reconnaissance. Il fallut donc se résoudre à paraître devant ce vénérable vieillard, et, pâle comme un coupable qui redoute son juge, il se dirigea vers la cure. Après un quart d'heure d'hésitation, il frappa tout ému, et le coup de marteau qui retentit sourdement lui causa un frisson involontaire.

Le vénérable pasteur, lorsqu'on lui annonça que le jeune Dorgemont désirait le voir, s'élança au-devant de lui, malgré son grand âge et le reçut dans ses bras. — « Mon » fils, lui dit-il en l'embrassant, il me » tardait de vous voir pour pleurer avec » vous. Vous avez perdu le plus vertueux » et le plus estimable des pères, moi » l'ami le plus dévoué, le plus précieux » que j'aie jamais rencontré. » Quand René

se fut assis auprès du vieillard, ce dernier poursuivit en ces termes : — « La mort,
» comme vous le voyez, ne nous laisse pas
» le plus souvent achever notre carrière ;
» elle décime les hommes au hasard, heu-
» reux celui qui se tient prêt à paraître à
» toute heure devant son Dieu. M. Dorge-
» mont, suivant les apparences, devait vous
» guider encore pendant bien des années sur
» le terrain difficile de la vie ; il devait pro-
» téger encore longtemps votre jeunesse
» de sa sage expérience. La providence en a
» décidé autrement, elle a voulu que vous
» restassiez seul, isolé, en butte à la fougue,
» aux orages des passions, et elle vous a
» retiré votre protecteur, votre père, votre
» ami, alors qu'il était dans la force de l'âge.
» René, recevez cette tribulation avec dou-
» leur, mais sans murmurer contre la main
» de celui qui vous châtie. Les desseins de
» Dieu sont grands, et il ne nous appartient
» pas de les accuser ni de les comprendre.
» Dans votre malheur, plus heureux que
» beaucoup d'autres, votre jeunesse peut
» s'appuyer sur les excellents principes que
» des parents vertueux ont empreints dans
» votre âme. Mettez-les en pratique avec

» force et courage, et ne cédez jamais à
» l'empire honteux du vice et du respect
» humain. Vous vous trouvez possesseur
» d'une brillante fortune. Ces richesses,
» suivant la manière dont vous les emploie-
» rez, seront pour vous ou la cause de bien
» des larmes, de bien des remords, ou la
» source d'un bonheur pur en ce monde,
» et d'un trésor infini dans l'autre. C'est
» cette part qui vous est réservée, mon cher
» René; car mon cœur qui sait combien le
» vôtre est charitable et ami du malheur,
» m'en donne la consolante assurance. Je ne
» vous demanderai point dans quel état se
» trouve votre conscience; votre père, au lit
» de mort, m'a dit que vous étiez l'édifica-
» tion de l'Ecole de droit; puissiez-vous.... »

Ici le vénérable prêtre, remarquant que René était excessivement pâle et défait, s'arrêta brusquement, persuadé que le souvenir de la mort de M. Dorgemont causait seul l'effet terrible qui accablait ainsi le malheureux jeune homme.

Bientôt la conversation changea de direction; René, devenu plus calme en apparence, fit ses adieux au bon curé de S. R****, promit de lui écrire souvent, et se hâta de

sortir du presbytère, en proie aux réflexions les plus tristes et les plus décourageantes.

CHAPITRE III.

Résolution de René. — Arrivée à Paris. — Entretien avec Edouard.

Trois jours après, René, accompagné d'Ambroise, monta en diligence pour retourner à Paris. Jamais voyage ne fut plus triste : la mort de M. Dorgemont, la visite au presbytère, les reproches intérieurs que se faisait le jeune Marseillais, le rendaient le plus malheureux des hommes. Tantôt il formait la résolution de mettre fin aux désordres de sa jeunesse et de ne plus revoir Edouard, et tantôt entraîné par l'habitude du mal qui avait déjà sur lui un fatal ascendant, il redoutait les privations d'une vie régulière, les railleries de ses anciens camarades de dissipations, et trouvait surtout qu'Edouard, dont il igno-

rait toute la perfidie, lui était utile, indispensable. Enfin, après bien des indécisions, le démon qui voulait absolument conserver sa proie, lui fit adopter un parti généreux en apparence, mais plein de dangers, et qui devait infailliblement le perdre. — Je serais injuste, se disait-il en lui-même, d'abandonner ainsi ce jeune homme. Il était vertueux quand je l'ai connu; un moment de faiblesse a causé ses erreurs et les miennes; ne serait-il pas en droit à son tour de me reprocher de l'avoir laissé en proie à l'entraînement des passions, alors que je me trouvais plus fort, plus sage que lui. Il n'en sera pas ainsi, mon devoir, ma conscience, me prescrivent d'employer tous mes efforts pour le ramener à de meilleurs sentiments; nous changerons l'un et l'autre de manière de vivre; nous nous rapprocherons des sacrements que nous avons lâchement abandonnés. Dieu se laissera toucher par notre repentir; et, en nous encourageant mutuellement, nous regagnerons l'estime de ceux que nous avons scandalisés. Cette résolution prise, René fut plus tranquille. Il arriva à Paris bien convaincu que la double victoire qu'il se promettait serait facile à remporter. Comme il descendait de

voiture, Édouard, qui avait été prévenu, le reçut dans ses bras, affectant la plus vive amitié, tout en se montrant triste et pénétré du malheur survenu à son ami. Un seul coup-d'œil suffit pour lui apprendre ce qui s'était passé chez le jeune Marseillais depuis qu'ils étaient séparés. Au reste il s'y attendait : il avait prévu que le spectacle d'un père mourant, ses avis au lit de mort, et les représentations d'amis dévoués détruiraient son ouvrage et éclaireraient René, en lui faisant entrevoir l'abîme ouvert sous ses pas. Il fut donc enchanté de le trouver sérieux et non complètement fâché contre lui, car il craignait plutôt une séparation brusque qu'une explication dans laquelle il feindrait de succomber pour dominer plus tard son vainqueur. Une chose le contrariait singulièrement, c'était la présence d'Ambroise, dont l'air de probité et le regard scrutateur, le menaçaient d'un témoin incommode, et plus difficile à tromper que son maître.

Le lendemain de son arrivée à Paris, René, fidèle au plan qu'il s'était imposé, demanda à Édouard un moment d'entretien : — « Mon » cher Édouard, lui dit-il, la mort m'a enlevé » le meilleur des pères. Je n'ai plus que des

» parents fort éloignés qui me sont incon-
» nus, et c'est uniquement de votre amitié
» que j'attends désormais des consolations. »
Édouard, joyeux intérieurement de ce début,
lui serra la main et feignit une vive émotion.
« Mais, poursuivit René, avant de continuer
» avec vous des rapports auxquels j'attache
» le plus grand prix, je dois vous exprimer
» franchement tout ce qui se passe dans mon
» âme depuis quelques semaines. Je ne sais
» si pendant mon absence vous avez quelque-
» fois réfléchi aux changements extraordi-
» naires qui ont eu lieu dans nos habitudes,
» dans nos principes, depuis que nous avons
» associé notre existence. Avant de nous
» connaître, nous nous donnions avec zèle à
» nos études, nous accomplissions avec fer-
» veur nos devoirs de piété, nous méritions
» les éloges de toutes les personnes respec-
» tables qui avaient les yeux fixés sur nous,
» puis peu de temps après notre réunion,
» nous sommes devenus tièdes, et bientôt
» en hostilité avec notre conscience..... »
« J'ai fait comme vous, mon cher René,
» cette triste réflexion, interrompit Édouard,
» et vous m'avez prévenu en m'en parlant le
» premier. — Je m'estime heureux, continua

» le fils de M. Dorgemont, que nos idées
» sympathisent ainsi entre elles; et que
» nous nous comprenions aussi bien tous les
» deux. Il nous sera facile, en nous aidant
» l'un et l'autre, de travailler à effacer nos
» fautes, et de rentrer dans le sentier de la
» vertu dont nous nous sommes malheureu-
» sement trop écartés. Voici donc la propo-
» sition que je viens vous faire, afin que
» nous commencions, dès aujourd'hui, la
» réforme qu'il est important que nous adop-
» tions.

» D'abord, pour être mieux à même de
» nous voir, de nous entendre, je vous offre
» un appartement dans une des maisons que
» m'a laissées mon père à Paris et que j'ai
» réservée pour moi. Là, chaque jour,
» nous prendrons nos repas ensemble, nous
» étudierons ensemble, nous nous fortifie-
» rons mutuellement dans l'amour de Dieu.
» Les Dimanches et les jours de fête de l'an-
» née, nous assisterons à la messe, et à
» tous les offices, puis nous sanctifierons le
» reste de la journée par des lectures pieuses
» et des prières, qui ne nous empêcheront
» pas de nous procurer d'innocents plaisirs,
» tels que la promenade, l'équitation, etc.

» Nous choisirons des heures convenables
» dans la semaine, pour aller découvrir,
» visiter les pauvres honteux, et leur dis-
» tribuer une partie de mes revenus que je
» consacre à leur soulagement. Ambroise,
» l'honnête Ambroise qui a pris soin de mon
» enfance, et qui possédait toute la con-
» fiance de mon père, nous aidera de ses
» recherches, je dis plus, de son expérience.
» Il sera le caissier de l'indigence, le seul
» confident de nos bonnes œuvres, que nous
» nous efforcerons de dérober à la connais-
» sance des hommes, ainsi que nous le re-
» commande J.-C., notre libérateur et notre
» divin modèle. »

Edouard, pendant ce discours, avait été bien diversement agité, suivant la nature des résolutions exprimées par René. Sans aucune ressource pour vivre que celle qu'il se procurait pas escroquerie, il aurait dû se féliciter de devenir le commensal de son ami, qui le mettait ainsi à l'abri de tous besoins. Mais il en était bien autrement; habiter avec René la même maison, ne pas se perdre de vue un seul instant, être obligé de renoncer aux plaisirs crapuleux qui absorbaient toutes ses veilles, pousser la complai-

sance, ou plutôt l'hypocrisie jusqu'à paraître religieux et honnête homme, se livrer sans cesse à des pratiques de dévotion, lui qui haïssait la religion, c'était une tâche effrayante à remplir. Aussi, sous prétexte d'un scrupule de délicatesse, il se défendit longtemps d'accepter les offres généreuses du jeune Dorgement, jusqu'à ce qu'enfin ne pouvant vaincre ses instances, et craignant de laisser échapper sa proie en éveillant ses soupçons, il promit de se rendre à ses désirs.

— Cet état de gêne ne durera pas longtemps, murmurait-il tout bas, en faisant ses paquets; René a touché de ses lèvres les bords de la coupe empoisonnée des plaisirs, comme on l'appelle; il y reviendra et la videra tout entière. Quant à Ambroise, j'aurai pour son repos tant de soins, que je lui obtiendrai promptement sa retraite, et s'il s'obstine malgré tout à rester attaché à nos pas, je lui occasionnerai de si graves et de si nombreux désagréments, qu'il sera contraint de quitter la partie et de s'en retourner à Marseille, d'où il n'aurait jamais dû sortir.

Ainsi raisonnait Edouard, pendant que René, orgueilleux du succès qu'il croyait

avoir obtenu sur son ami et sur lui-même, entrevoyait déjà un avenir de bonheur et de vertu. Si je n'eusse point agi de cette manière, se disait-il avec satisfaction, en se promenant à grands pas dans sa chambre, j'eusse peut-être causé la perte d'Edouard, et je me fusse privé de la société d'un ami sincère et dévoué, qui s'est égaré avec moi, et qui est prêt à rentrer avec moi dans le bon chemin.

Que je suis heureux d'avoir obéi à l'impulsion de mon cœur, et combien j'en suis récompensé! Je reconnais à cette première réussite dans mes projets de conversion, la grâce de Dieu, qui me pardonne et me rappelle à lui!

CHAPITRE IV.

Visite à la famille N**** — Générosité de René.

René, charmé d'avoir Edouard auprès de lui, organisa de suite sa maison, régla ses

dépenses, prit un nouveau domestique pour soulager Ambroise, et laissa à ce dernier la surveillance de toutes les affaires intérieures. Ces précautions étant prises, il se souvint de la recommandation que lui avait faite M. Dorgemont d'être l'appui de M. N**** et de sa famille; il résolut d'aller voir, sans plus tarder, l'ancien ami de son père, afin d'accomplir l'honorable et délicate mission qui lui avait été confiée.

Monsieur N**** avait quarante-quatre ans, sa femme trente-cinq, et Héloïse, leur fille, quatorze accomplis. L'union la plus parfaite et la plus exemplaire présidait à leur ménage. Ils étaient pauvres, mais leur probité ne laissait rien à désirer. On les citait partout comme des modèles d'activité, de patience, de piété, et de toutes les vertus chrétiennes. En se présentant au milieu de cette famille vertueuse, René se sentit saisi de respect. Il venait pour la consoler, pour lui être utile, et pourtant il lui semblait que c'était lui qui était favorisé en étant admis dans son sein.

Monsieur N**** ignorait la mort de M. Dorgemont. Liés ensemble dès l'enfance, ils s'étaient toujours convenus et aimés. Ja-

mais aucun sujet de mécontentement n'avait altéré leur amitié; aussi, lorsque les affaires commerciales de monsieur N**** furent dérangées par des malheurs imprévus, M. Dorgemont l'aida de sa bourse, de ses protections, et lui obtint provisoirement à Paris un emploi qui le mit à l'abri du besoin. Le chagrin de M. N**** fut donc inexprimable quand il apprit la mort de son ami, de son bienfaiteur. Il saisit vivement la main de René, la pressa sur son cœur, et dévora vainement quelques larmes bien amères qui coulèrent sur ses joues. Mme. N**** et sa fille, de leur côté, ne se montrèrent pas moins sensibles à cette perte inattendue; et le jeune Dorgemont put juger en ce moment de l'estime que s'assure un cœur bon et vertueux.

René mêla ses pleurs à ceux de la famille N****, et lorsque la douleur, sans s'effacer entièrement, eut fait place à une résignation chrétienne, il s'informa adroitement de la position pécuniaire dans laquelle se trouvait M. N****. Il acquit la certitude que ce dernier était extrêmement gêné, que le faible revenu que lui procurait son emploi faisait à peine face aux dépenses les plus indispensables, et à l'acquittement de quelques

dettes qu'il avait encore, et que sans le travail de nuit, auquel se livraient les deux infortunés époux, ils seraient tombés dans une misère inévitable.

L'âme du jeune homme fut déchirée par ces pénibles aveux que fit avec dignité M. N****; les paroles de son père au lit de mort se retraçaient continuellement à sa mémoire. Il se promit bien d'exécuter généreusement ses dernières volontés. Plein de cette idée, il prit congé de la famille N****, et revint chez lui pour se concerter avec Edouard et Ambroise, qui formaient son comité consultatif.

— Mes amis, leur dit-il, il s'agit d'une bonne action dont mon père en mourant m'a légué l'exécution. Alors, il leur raconta l'histoire de M. N****, la recommandation dont il avait été l'objet, ajoutant que son intention était de lui remettre un porte-feuille contenant trente mille francs en billets de banque.... Edouard ne put retenir un cri de surprise. — Trente mille francs, répéta-t-il tout étonné; mais, mon cher René, vous voulez commettre un acte de folie! — Eh ! pourquoi, répondit le jeune homme, étonné de cette sortie ? — Parce que si vous êtes

aussi prodigue envers des étrangers, votre héritage, quelque riche qu'il soit, vous échappera bientôt, et non-seulement vous vous ôterez la possibilité de faire du bien aux autres, mais vous vous réduirez vous-même à la nécessité de travailler pour vivre. — Edouard, vous vous trompez, M. N**** n'est point un étranger pour moi, mon père l'aimait comme un frère. — J'en conviens, mais M. Dorgemont, en vous engageant à lui être utile, ne vous a pas conseillé de vous dépouiller ainsi en sa faveur. — Mon père m'a dit de faire tous les sacrifices possibles pour contribuer au bonheur de son ami, à celui de sa famille; n'est-ce pas Ambroise? — J'en suis témoin, reprit vivement l'honnête Ambroise, qui attendait impatiemment que son maître l'interrogeât pour appuyer son généreux dessein : Je suis certain que si M. Dorgemont vivait encore, il accueillerait avec joie la résolution de son fils. — Comme il vous plaira, ajouta Edouard d'un ton piqué, en s'adressant à René; n'êtes-vous pas libre au surplus de disposer de votre argent comme bon vous semble.

René n'insista plus, s'apercevant de la tournure désagréable que prenait la conver-

sation, et, après avoir encore échangé quelques phrases insignifiantes, il se retira dans son cabinet, et écrivit la lettre suivante à M. N**** : « Monsieur, permettez-moi d'accomplir aujourd'hui un devoir sacré. Mon » père, votre ami, m'a chargé, sur son lit » de mort, d'offrir à la jeune Héloïse, votre » fille et sa filleule, le présent de noce ci» joint, en manifestant le désir que vous » jouissiez jnsqu'au jour du mariage de la » légataire des intérêts résultant du place» ment de cette somme. Je vous supplie, » M., d'agréer ce souvenir d'un ami qui vous » chérissait et portait à votre enfant le plus » tendre intérêt. Veuillez croire que je m'es» time heureux d'avoir été choisi pour » l'exécuteur de la volonté expresse de mon » père. »

J'ai l'honneur d'être avec respect, monsieur, etc.

René Dorgemont.

Ces lignes tracées, René appela Ambroise, lui donna lecture de la lettre, la cacheta, et la remit entre les mains du vieux serviteur, avec le porte-feuille qui contenait les trente mille francs destinés à M. N****. —

Que le plaisir de concourir à une bonne action rajeunisse tes jambes, mon bon Ambroise; porte promptement ce message à son adresse, et reviens me dire ensuite de quelle manière il aura été reçu.

René, inquiet du résultat de son envoi, consulta sa montre plus de vingt fois en attendant Ambroise. Ce dernier parut enfin, mais triste et déconcerté. — Eh bien, quelles nouvelles? — De fort mauvaises, mon cher maître.... il refuse. — M. N**** refuse, et pourquoi? — Parce qu'il prétend qu'il n'est pas possible que M. Dorgemont ait fait un aussi riche présent à sa filleule : Tenez, voici le porte-feuille et la réponse. René ouvrit la lettre; elle était conçue en ces termes :

« Monsieur, on ne peut se montrer plus
» généreux et plus délicat que vous l'êtes à
» mon égard; je viendrai aujourd'hui même
» vous en témoigner de vive voix toute ma
» gratitude; toutefois, l'honneur me défend
» d'accepter, pour Héloïse et pour moi, les
» trente mille francs dont Ambroise est
» porteur. J'ai su apprécier l'excellence du
» cœur de mon ami, il me voulait du bien;
» j'ai reçu ses bienfaits sans rougir, je le

» ferais encore en ce moment, mais per-
» mettez-moi de douter que l'attachement
» de M. Dorgemont pour moi, ait été
» jusqu'au point de déshériter à mon avan-
» tage son fils d'une somme aussi considé-
» rable. Quand bien même il aurait eu cette
» faiblesse, et qu'elle me serait prouvée
» par un acte authentique, ma conscience
» m'obligerait à renoncer à cette clause
» irréfléchie de son testament. Adieu, mon
» cher René, croyez à l'expression de toute
» mon estime que vous méritez à tant de
» titres. »

N****.

René, malgré toute la contrariété qu'il éprouvait, fut forcé d'admirer ce noble refus.
— Raconte-moi, dit-il à Ambroise, ce qui s'est passé pendant ta visite à la famille N****.
— Suivant vos ordres, M., je me transportai le plus vite possible chez M. N****. Il lut votre lettre, appela sa femme et sa fille, la leur communiqua, et la joie qu'elle leur inspira à tous, me fit croire un instant que votre présent était accepté. « Nos maux sont
» donc finis, s'écriaient-ils tour à tour,
» nous pourrons donc désormais remplir

» nos engagements, et assurer à notre Héloïse
» un sort prospère. » Puis ils s'embrassaient en jurant à votre père et à vous une reconnaissance éternelle.... Hélas ! cette scène de bonheur ne fut pas de longue durée ; M. N**** devint tout à coup sérieux et exposa à sa famille les raisons que vous venez de lire. La tristesse succéda au contentement général, et je fus chargé de vous rapporter le portefeuille accompagné de la lettre que vous tenez entre vos mains.

CHAPITRE V.

Monsieur N**** est vaincu par les instances de René. — Edouard et Ambroise.

Ambroise finissait à peine sa narration lorsque M. N**** entra. Il s'engagea bientôt entre René et lui une discussion où brillaient la délicatesse et la générosité. — Ne m'ôtez pas le plaisir d'exécuter la volonté de mon

père, disait le jeune homme avec bonté. — Se pourrait-il que M. Dorgemont eût été injuste envers vous? — Injuste.... Ne savez-vous pas combien est belle la fortune qu'il m'a laissée! — Je l'avoue.... Néanmoins aucun titre ne prouve que ces trente mille francs m'appartiennent. — Vos droits sont écrits dans mon cœur, et rien ne peut les effacer, pas même vos refus. — Merci, ah! merci, excellent jeune homme; je ne puis accepter. — Il le faut cependant.... Songez-y M. N****, il s'agit de l'avenir de votre fille, de votre petite Héloïse! — Ma fille me saurait mauvais gré, un jour, de l'avoir dotée à vos dépens. — M. N**** je vous en supplie, conformez-vous aux désirs de mon père, de votre ami. — De grâce mon cher René, cessons un entretien qui m'est pénible. — C'en est donc fait, rien ne peut vous fléchir? — Ma conscience s'oppose à ce que je cède à vos instances. — Eh bien, poursuit René avec feu, comme je ne vous crois pas le droit de refuser pour votre fille un présent qui lui a été fait par son parrain, par son second père, je vous déclare que je vais de ce pas chez un notaire, afin de placer les trente mille francs sur la tête d'Héloïse. Elle

en recevra le contrat ce soir même, et, si elle le renvoie, je convoque une réunion de vos parents les plus proches, et je le leur confie jusqu'à la majorité de votre fille. — René, vous me confondez..... mon obstination vous offense. Si je prends ce porte-feuille, du moins permettez-moi de vous en donner un reçu, et jurez sur l'honneur que vous le ferez valoir si quelque jour vous en avez besoin. — Ah ! je souscris volontiers à cette condition, s'écria René joyeusement, voilà les trente mille francs, inscrivez sur le papier tout ce qui vous plaira.

Monsieur N**** fit une reconnaissance en règle, la remit au jeune Dorgemont, et se retira peu de temps après admirant la belle âme de son nouveau bienfaiteur.

Edouard, ainsi que nous l'avons raconté plus haut, n'avait pas pu dissimuler sa mauvaise humeur en voyant René aussi généreux envers la famille N**** ; il regardait déjà la fortune du jeune Marseillais comme lui appartenant, et trouvait fort mauvais qu'on se permît d'en distraire ainsi trente mille francs pour des gens qui ne l'intéressaient nullement. Si cela continue, pensait-il, les autres se partageront ma proie, et moi, j'en

serai pour mes promenades à l'église. Il faut que j'en finisse, et promptement : d'abord, Ambroise me gêne au-delà de toute expression ; je veux qu'il s'en aille de bonne volonté, où je le fais renvoyer. Quant aux fameux projets de conversion de son maître, avant quinze jours je lui en rendrai l'exécution impossible.

Ce parti arrêté, il aperçut le vieux serviteur qui traversait un appartement proche du sien. — Ambroise, lui dit-il, quel est donc cet homme qui vient de sortir tout à l'heure ?

— C'est M. N**** qui était chez M. René. — Ah ! bien, l'individu aux trente mille francs. — Oui, M. l'estimable ami de feu M. Dorgemont. — Il n'a pas fait quelques difficultés pour accepter le petit cadeau de René ? — Mon maître ne l'a décidé à recevoir le legs de son père, qu'après les plus vives prières. — Je m'en doutais, ces simagrées sont de rigueur, en pareil cas.... — Ah ! M. Edouard, si votre ami vous entendait, vous lui causeriez bien de la peine. — Mais, sois de bonne foi, Ambroise, n'est-ce pas pousser trop loin la bienfaisance que de donner aussi légèrement trente mille francs à un étran-

ger. — M. Dorgemont l'avait ordonné. — Non pas, il avait seulement recommandé à son fils d'être utile à M. N.**** — Ces trente mille francs sont tout au plus une année des revenus de mon maître. — Qu'importe, ils auraient pu faire le bonheur de plusieurs familles, et ils ne serviront qu'à une seule. — Mademoiselle Héloïse était la filleule de M. Dorgemont. — S'il fallait doter tous les enfants qu'on tient sur les fonts de baptême, je ne risquerais rien ; j'ai déjà été trois fois parrain dans ma vie. — M. Dorgemont aima toujours mademoiselle N.**** comme sa fille. — Tout ce qu'il vous plaira, Ambroise, mais René se montre trop prodigue, et vous le premier, vous devriez lui en faire l'observation......... Parlons d'autre chose ; vous habituez-vous bien à Paris ? — Avec mon maître je serai bien partout, M. Edouard. — Cette réponse vous honore, mon cher Ambroise, mais il est pénible à votre âge de s'éloigner de son pays, de ses parents, de ses amis, pour aller vivre au milieu d'étrangers sans affection. — J'ai élevé M. René, il me tient lieu de parents, d'amis, je serais au désespoir de me séparer de lui. — Et si malheureusement la mort vous l'enlevait ? — Quelle cruelle idée, M. Edouard,

elle ne me serait jamais venue! — Il faut tout prévoir dans la vie, mon cher Ambroise, et si vous raisonniez sagement, je demanderais à René une bonne pension pour vous, que vous iriez dépenser tranquillement à Marseille, au sein de votre famille, sans soucis, sans inquiétude, libre enfin de vos actions. — Je vous remercie beaucoup, M., de vos intentions bienveillantes; mais j'ai servi pendant trente ans M. Dorgemont père, et il ne m'a pas laissé dans le besoin; son fils a trop bon cœur pour jamais m'exposer à la misère; je ne le quitterai que lorsqu'il me chassera. — Que ta volonté s'accomplisse, vieillard entêté, murmura Edouard en lui tournant le dos, et il disparut pour dresser ses plans de vengeance.

Ambroise, resté seul, conçut de tristes pressentiments de cette conversation. Dès la première fois qu'il avait vu Edouard, il l'avait jugé faux, dangereux et capable de se livrer à tous les vices. L'intimité qui régnait entre René et lui, l'avait surpris et extrêmement affligé. En effet, comment expliquer une telle liaison entre deux hommes d'une moralité aussi différente? Ce ne pouvait être que par l'hypocrisie de l'un, et qu'aux dé-

pens de l'autre, qu'elle s'était formée; quelles seraient les suites de cette fâcheuse connaissance si quelque circonstance favorable ne venait la rompre! La perte certaine de l'âme de René et la ruine totale de sa fortune?.... Cette pensée faisait frémir le fidèle serviteur. Comment s'y prendre pour déjouer cette trame infâme, et ouvrir les yeux à son maître? Ce dernier accordait une confiance illimitée à son perfide ami, il le regardait comme son frère, et le laissait à même de puiser à pleines mains dans sa bourse. « Vous obéirez à Edouard, avait-il dit à ses » domestiques, lorsqu'il vous donnera des » ordres, tout comme à moi-même, car » celui de vous qui méconnaîtrait son au- » torité, serait banni de la maison plus sé- » vèrement encore que s'il méprisait la » mienne. » Ambroise pensa bien à écrire au respectable curé de Saint A.***, mais l'éloignement du digne ecclésiastique, et l'impossibilité de lui fournir pour le moment des preuves positives de la scélératesse d'Edouard, le détournèrent de ce moyen. Enfin, plein de confiance en la puissance de la Vierge Marie, il courut à l'église la plus prochaine, se prosterna pieusement devant son

image et la supplia d'éclairer René, ou du moins de ne pas permettre que sa perte s'accomplît entièrement.

CHAPITRE VI.

Nouvelles erreurs.

A en juger par l'apparence, on n'eut rien à reprocher à René pendant les trois premiers mois qui suivirent son retour à Paris. Il assistait régulièrement, ainsi qu'Edouard, à la célébration des saints offices, tous les dimanches et tous les jours de fêtes. Chaque jour de la semaine ils entendaient une messe basse à leur paroisse, puis matin et soir ils faisaient leur prière en commun, et lisaient assidûment plusieurs pages de l'Imitation de notre Seigneur Jésus-Christ, et de l'ancien et du nouveau Testament.

Mais s'il suffit aux yeux des hommes de se montrer dévot et fervent, Dieu, qui lit

dans les cœurs, et qui sonde les reins, suivant l'Écriture, regarde avec indignation les chrétiens assez lâches pour apporter devant ses saints autels une tiédeur ou une dépravation qui insulte sa divine majesté. Aussi la mollesse avec laquelle René remplissait ses devoirs religieux, l'incrédulité d'Edouard qui osait braver en quelque sorte Dieu dans son temple, en affichant une piété tout à fait étrangère à ses principes, irritèrent le Seigneur et furent cause qu'il abandonna encore une fois le fils de M. Dorgemont à l'empire des passions les plus honteuses et les plus dégradantes.

René craignait de se rendre compte de l'ennui qui le suivait partout dans l'exercice des pratiques religieuses auxquelles il se livrait. En vain essayait-il de fixer les yeux sur son livre, lorsque le prêtre officiait, malgré lui ses regards se portaient de tous côtés, et lui occasionnaient mille distractions indignes du saint lieu. Quand il priait avec Edouard, ses lèvres prononçaient la formule sacrée, tandis que son esprit nourrissait des idées mondaines et opposées à celles qui doivent inspirer le véritable chrétien.

Edouard devinait parfaitement ce qui se passait dans l'âme de sa malheureuse victime ; il s'en réjouissait et attendait patiemment une occasion favorable à ses desseins : elle se présenta bientôt.

Un jeudi, René fut invité pour le dimanche suivant, à passer avec Edouard la journée à une maison de campagne d'un banquier, ancien ami de M. Dorgemont. Au lieu de refuser de suite, comme il en avait l'habitude, il consulta son ami d'un ton qui annonçait le désir bien marqué d'aller à cette partie de plaisir. Edouard s'en aperçut et saisit adroitement cette circonstance pour livrer l'attaque projetée. Il ne faut pas être trop sévère, mon cher René, lui dit-il, Dieu nous ordonne de le prier, de le servir, mais il n'exige pas de nous, qui vivons dans le monde, la privation absolue d'innocents plaisirs. M. G.*** est un homme estimable que votre père affectionnait beaucoup, quel mal ferions-nous en acceptant son invitation ? — Aucun, je le sais, répondit René en se défendant faiblement, mais si nous paraissons à cette fète à deux lieues de Paris, loin de toute église, nous ne pourrons entendre ni la messe ni les vèpres. J'en con-

viens, reprit Edouard, néanmoins je vous dirai qu'on peut, une fois par hasard, se dispenser d'assister aux offices du dimanche. René se contenta de cette misérable réflexion et tous deux se rendirent au dîner donné chez M. G.***.

Ils y trouvèrent une nombreuse société, surtout beaucoup de jeunes gens prévenus par Edouard, et qui affectaient de plaisanter René et son ami, sur leur dévotion. La famille G.*** elle-même, que la prospérité avait livrée à l'orgueil et à la négligence de ses devoirs religieux, se permit plusieurs railleries inconvenantes, qui au lieu d'exciter le mépris du jeune Dorgemont, le firent rougir de sa piété. Ce fut au point que, excité par Edouard, il promit de venir passer presque toutes l journées du dimanche chez M. G.***, et, d'accepter un rôle, ces jours-là même, toutes les fois qu'on jouerait une comédie bourgeoise dans la maison.

Dès-lors Edouar , commença à ramener graduellement René au degré de dépravation auquel il était parvenu avant la mort de son père. En effet, un contact continuel avec des gens sans foi et sans vertus religieu-

ses, une vie sans cesse livrée aux dissipations de tous genres, renversent bientôt les bonnes résolutions du chrétien tiède et chancelant. René, désireux de se montrer habile à remplir les rôles qui lui étaient confiés, jugea, ainsi qu'Edouard, indispensable de fréquenter les spectacles, afin de s'approprier le jeu des acteurs, et de copier leurs manières. Il fallut également passer les nuits au bal pour acquérir ces airs libres qu'on nomme de la grâce et des dehors brillants. Comme on le pense bien, de telles occupations firent oublier les pratiques les plus essentielles de la religion, et produisirent un dégoût insurmontable pour tout travail sérieux. L'école de droit fut donc abandonnée, et on renonça à tous les cours de sciences qu'on suivait auparavant avec zèle et succès.

La maison de René, jadis si paisible, devint un rendez-vous de dissipation et de folie. Il acheta une voiture, des chevaux, prit un cocher, un maître-d'hôtel, plusieurs domestiques, tint table ouverte tous les jours de la semaine, et s'afficha aussi prodigue qu'il avait été économe.

Ambroise était au désespoir : les craintes

que lui avait inspirées Edouard étaient justifiées. Son jeune maître, oubliant les principes de vertu que son père avait cherché à graver dans son cœur, obéissait aveuglément à la fatale influence de son infâme corrupteur. Vingt fois il avait ouvert la bouche pour risquer quelques observations, et avertir René de l'abîme creusé sous ses pas, et vingt fois déconcerté par le ton leste et moqueur que son jeune maître avait adopté depuis peu, il s'était condamné au silence. Cependant, il fallait prendre un parti; le mal s'aggravait d'une manière effrayante. Les jours se passaient en festins, et les nuits en veilles consacrées au jeu et à de scandaleuses orgies. Les pauvres eux-mêmes, que René aimait et soulageait toujours, recevaient des aumônes moins abondantes, car la plus grande partie des revenus de leur bienfaiteur suffisait à peine à ses folles dépenses.

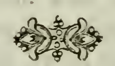
Ambroise avait perdu l'espoir de sauver son maître, lorsqu'il fit une découverte importante. Edouard, comme je l'ai dit plus haut, sous prétexte de donner des secours à des familles indigentes, et qui n'osaient pas mendier, détournait des sommes considérables de la caisse de René, et les employait à

payer ses débauches, ou les dettes qu'il contractait au jeu. Ambroise, qui s'en était toujours douté, le surveillait soigneusement pour s'assurer de la vérité. Un soir, qu'il avait demandé cinq cents francs à René afin d'arracher à la misère un pauvre père de famille, dont on allait vendre tous les meubles pour remplir ses engagements, Ambroise s'avisa de le suivre. Il le vit traverser plusieurs rues, et entrer dans une maison que la pudeur m'empêche de nommer, d'où il ne sortit qu'à minuit, après avoir dépensé ou perdu l'argent qu'il avait apporté. L'infatigable Ambroise, qui l'avait attendu, se hâta, aussitôt qu'il l'aperçut, de se rendre chez son maître avant lui. Edouard de retour raconta à son ami la bonne action qu'il prétendait avoir faite, en inventant des détails propres à éveiller la sensibilité bien connue du cœur de René. Pendant ce récit, Ambroise contenait à peine son indignation, et dès que les deux amis se furent souhaité le bonsoir, il s'enferma avec le fils de M. Dorgemont. — M., lui dit-il, lorsqu'ils furent seuls, daignez m'écouter attentivement, je vous en conjure, au nom de votre défunt père. Vous avez placé votre confiance dans

un jeune homme impie et corrompu, qui, abusant de votre inexpérience, vous a plongé dans les ténèbres du mal. — Quel ton sententieux, répliqua René, en souriant, je ne vous comprends pas, mon vieil ami, expliquez-vous plus clairement, je vous prie. — Oui, M., continua l'honnête serviteur, sans se déconcerter, les perfides conseils de M. Edouard, chaque jour tuent votre âme, et seront cause que plus tard d'affreux remords déchireront votre conscience.

— Eh! pourquoi, bon Ambroise, ces amers reproches, Edouard m'a donc excité à commettre de bien grands crimes? — Sa tâche n'est pas encore accomplie, poursuivit Ambroise avec force, et pourtant il vous a fait perdre la grâce de Dieu. Oh! mon cher maître, je vous en supplie, jetez un regard en arrière, comparez votre conduite présente aux jours d'innocence et de paix que vous avez passés à Marseille.... Croyez-vous que vous n'auriez pas bien des larmes à verser si vous n'étiez pas étourdi par les plaisirs!... Monsieur Edouard est un homme sans honneur, sans délicatesse; il a résolu votre ruine, et si vous continuez à lui laisser votre fortune entre les mains, avant peu vous gé-

mirez dans la misère.... — Ambroise, et les preuves de votre terrible accusation. — J'en ai; elles sont convaincantes, vous rendrez-vous à l'évidence? Alors il raconta tout ce qui s'était passé depuis la demande des cinq cents francs, faite par Edouard, jusqu'aux mensonges que ce dernier avait débités avant de se retirer dans son appartement.... Un moment René parut persuadé; la pensée d'avoir été trompé de la sorte l'indigna; puis il conservait encore à cette époque, une aversion bien prononcée pour les repaires du crime; mais bientôt l'ascendant pris sur lui par Edouard l'emporta. Ambroise, s'écria-t-il, avec feu, demain j'interrogerai mon ami, et, si vous l'avez calomnié, nous serons contraints de nous séparer pour toujours. J'y consens, reprit fermement Ambroise, à demain donc, M. René, et il sortit, se croyant sûr de la victoire.



CHAPITRE VII.

Edouard confond Ambroise.

La providence qui ne se sert des hommes que lorsqu'elle le juge convenable, ne voulut point en cette circonstance qu'Ambroise réussît à ouvrir les yeux au jeune Dorgemont; bien plus, elle permit qu'Edouard triomphât de l'accusation si vraie, portée contre lui. En effet, ce dernier avait remarqué l'agitation extrême du vieux serviteur, ses regards ironiques pendant qu'il détaillait à René son acte supposé de bienfaisance, et, se doutant qu'il connaissait la vérité, il feignit de prendre congé de son ami, mais il resta à la porte de l'appartement pour écouter la conversation. Son étonnement et sa colère furent inexprimables en entendant Ambroise dévoiler son infâme conduite avec la plus grande précision. Ce contre-temps

était des plus fâcheux ; il fallait conjurer l'orage, avant le jour, ou renoncer à vivre aux dépens de René. Il hésita quelques minutes, et tout à coup sortit sans bruit de la maison, comme inspiré par une heureuse idée.

Cependant Ambroise ne ferma pas l'œil de la nuit. Tantôt il priait Dieu qu'il prenait à témoin de ses bonnes intentions; tantôt il se promenait dans sa chambre, appelant de tous ses vœux le moment de prouver à son maître toute la perfidie de son ami prétendu. Le jour parut enfin; le zélé serviteur vola chez René, lui rappelant leur conversation du soir, et le conjurant de ne pas apporter de retard à provoquer l'explication tant désirée. Au moment où il finissait de parler, Edouard entra gaiement, et, sans avoir l'air de remarquer le mécontentement de René, il lui proposa de l'accompagner, afin de jouir quelques instants du bonheur de la famille qu'il avait sauvée la veille.

A cette invitation imprévue, le maître et le domestique se regardèrent mutuellement avec la plus grande surprise. René le premier rompit le silence. — Oui, vraiment,

mon cher Edouard, j'accepte avec empressement, et je vous sais un gré infini de votre aimable attention...... Si vous y consentez, ajouta-t-il en lançant un regard sévère à l'accusateur de son ami, Ambroise nous accompagnera ; il est bon, charitable, digne de toute notre affection, et il partagera, j'en suis certain d'avance, tout le plaisir que nous allons goûter. — De tout mon cœur, dit vivement le scélérat, en fixant le vieillard, la présence d'Ambroise augmentera la joie que je me promets ce matin!......

Les deux jeunes gens sortirent ensemble accompagnés du pauvre Ambroise, tout déconcerté de la tournure bizarre de cette mystérieuse affaire. Néanmoins, en réfléchissant à la bonté de sa cause, il reprit courage, et se promit bien intérieurement, d'employer tous les moyens possibles pour démasquer la fourberie d'Edouard. Ce qui l'étonnait au-delà de toute expression, c'était l'audace de ce dernier qui, après avoir parcouru le même chemin que la veille, entra avec assurance dans la maison que j'ai citée plus haut.

Tous trois montèrent au sixième étage, et se trouvèrent bientôt au milieu d'une

vaste chambre fort modestement meublée, occupée par un homme de 47 ans à peu près, par sa femme, et par cinq petits enfants qui dévoraient dans un coin une espèce de soupe faite avec du pain bouilli, sans beurre. Aussitôt que les membres de cette nombreuse famille aperçurent Edouard, ils poussèrent un cri de joie, se levèrent précipitamment, et se jetèrent à ses genoux en le nommant leur bienfaiteur. Mais lui se tourna vers René, et le leur montrant : voici votre sauveur, leur dit-il, je n'ai été que le dispensateur de ses dons ; c'était à lui qu'appartenaient les cinq cents francs que vous avez reçus hier de moi, c'est donc à lui seul que vous devez adresser vos remercîments. René, touché jusqu'aux larmes, releva le père et la mère, et serra tour à tour sur son cœur son ami et chacun des enfants qui l'entouraient ; puis s'adressant brusquement à Ambroise : que vous semble de cette scène, M., il ne vous reste plus d'excuse !.... Rendez-vous chez moi, je vous y rejoindrai sous peu. Ambroise pâle, la langue glacée, se soutenant à peine, s'inclina et descendit lentement les escaliers. En passant près de la loge du portier, il fut accueilli par des

ris moqueurs qui l'accompagnèrent jusque dans la rue, et lui confirmèrent encore l'idée qu'il était complètement joué. Vierge Marie, répétait-il en s'avancant vers la demeure de son maître, ayez pitié de moi, comment démêler cette odieuse machination! Je suis perdu!... Je vais être honteusement chassé, et pourtant le ciel est témoin de la pureté de mon âme.... Mes yeux, mes oreilles ne peuvent m'avoir trompé. J'ai vu l'infâme Edouard reconduit par les complices du crime, j'ai entendu sa voix se marier à la leur.... Et maintenant, il prouve que sa démarche a été digne d'éloges. Assurément il est coupable.... Mais comment a-t-il pu préparer aussi à propos, et en aussi peu de temps, les preuves qu'il a apportées de sa prétendue innocence.... C'est là le secret inexplicable qui me confond!....

Il est indispensable d'apprendre à nos lecteurs le mot de cette énigme; ainsi qu'ils se le rappèlent sans doute, Edouard avait quitté pendant la nuit la maison de René, effrayé de l'entretien de ce dernier avec Ambroise. Arrivé chez ses camarades de débauche, il tint conseil, et comme on désirait, et pour cause, qu'il se maintînt dans les bonnes grâces de

René, son fournisseur d'argent, on s'empressa d'aviser aux moyens de le tirer du mauvais pas dans lequel il était tombé.. En moins de deux heures on forma un chétif mobilier dans une des chambres hautes de la maison, où on installa cinq enfants avec leurs père et mère, êtres méprisables, vendus pour de l'argent; puis la leçon leur étant faite, ainsi qu'au portier, Edouard rentra tranquillement chez lui, sans avoir été aperçu. Le reste s'explique tout naturellement.

Ambroise attendait René avec anxiété. — Monsieur, lui dit-il, quand il fut de retour, que dois-je faire? — Vous en aller à Marseille avec une pension viagère de huit cents francs que j'établis sur votre tête. — Quoi! j'ai servi pendant trente ans feu M. Dorgemont, reprit le vieillard les larmes aux yeux, et vous, M. René, vous son fils que j'ai élevé, vous ne me trouvez pas digne de rester auprès de vous plus de cinq mois! — Vous vous plaignez, Ambroise; n'est-ce pas vous qui l'avez ainsi décidé? — J'ai essayé de vous faire connaître la vérité; M. Edouard a été plus fin que moi, les apparences me condamnent, voilà mes torts. — Ah! de grâce, Ambroise, ne recommencez pas à calomnier un

ami qui m'est cher, vous ranimeriez mon courroux. — Monsieur René, vous êtes donc bien convaincu de l'innocence de monsieur Edouard? — Je ne devrais pas vous répondre, mais je veux être exempt de reproches. L'explication de ce matin, si vous êtes de bonne foi, n'est-elle pas claire et sans réplique? — Cette comédie avait été préparée hier par M. Edouard, ô mon cher maître, j'en suis certain. — Cet homme demeure là depuis plus de deux mois. — Qui vous l'a dit? — Lui-même, le portier, plusieurs habitants de la maison. — Ils ont été gagnés. — Y pensez-vous, une maison entière! — Monsieur Edouard aura versé l'argent à pleines mains. — Ambroise, vous êtes fou, ou cruellement méchant! — Je ne suis ni l'un ni l'autre, M. René, grâce à Dieu, mais je ne puis vivre avec l'idée qu'on vous éloigne pour toujours de la voie du salut, et qu'on dévore votre fortune! — Ainsi, Ambroise, rien ne vous fera changer de sentiment. Ni l'évidence des faits, ni mes sages réflexions. Vous vous déclarez l'ennemi d'Edouard, de mon frère, de celui que j'ai associé à mes plaisirs, à mes peines.... Retournez-donc dans votre pays, au sein de votre famille...

Soyez heureux, et surtout défiez-vous de toutes préventions, car elles déshonorent l'honnête homme. Ambroise demeura immobile quelques instants, puis il fondit en larmes. Il se disposait à sortir, lorsque René, qui ne pouvait voir sans attendrissement le chagrin de ce vieux serviteur, et qui était persuadé d'ailleurs qu'il n'avait obéi qu'à un excès de zèle en accusant Edouard, s'approcha de lui, et lui prit la main avec affection : Ambroise, lui dit-il, mon père vous aimait, vous n'êtes pas un vil calomniateur, c'est impossible, restez ; je ne me séparerai point de vous.... Des inquiétudes mal fondées, ont égaré votre esprit, votre jugement, et vous ont rendu injuste envers un homme franc et loyal.... Plus tard vous apprécierez Edouard, et vous comprendrez, je l'espère, la noblesse de son âme?.... René s'éloigna en prononçant ces derniers mots.

CHAPITRE VIII.

Héloïse. — Ses vertus. — La prétendue sorcière.

Laissons pour quelque temps Ambroise livré à ses pénibles réflexions, et revenons à Edouard, qui triomphait du succès de son infâme machination. Il ne doutait pas du renvoi du vieux serviteur, car, tout en demandant avec une feinte générosité sa grâce à son ami, il avait profité de cette circonstance pour démontrer à René la nécessité d'éloigner d'eux un censeur ridicule et injuste, disait-il.

Son désapointement fut grand lorsqu'il apprit le résultat de la scène qui venait de se passer entre Ambroise et René ; mais dissimulant son dépit, il félicita ce dernier de la modération qu'il avait montrée : vous avez, ajouta-t-il, employé le véritable moyen de corriger ce vieillard soupçonneux et inquiet.

Après cette aventure, les deux jeunes gens se livrèrent aux plaisirs qui dégénérèrent bientôt en excès les plus honteux. René, abandonné de Dieu, céda sans crainte et sans remords aux suggestions de son corrupteur, et poussa l'impiété jusqu'à se rire de cette même religion qui avait protégé sa jeunesse, et dirigé ses premiers pas dans le monde. Quant au pauvre Ambroise, il gémissait en silence de cette conduite odieuse, et adressait au ciel de ferventes prières pour obtenir la conversion de son maître, et pour trouver l'occasion de l'éclairer sur le compte d'Edouard.

Un an s'était écoulé, et René, qui rougissait de se réunir à des personnes honnêtes et vertueuses, n'avait pas osé se présenter chez M. N.**** Cependant, honteux de ne jamais rendre les visites que ce dernier, plein de reconnaissance, lui faisait souvent, il se décida un jour à l'aller voir. La jeune Héloïse N.**** avait alors atteint sa 15.eme année. Aussi modeste que belle, elle frappa les regards du fils de M. Dorgemont. Il admira la décence du maintien de la jeune personne, le réserve de ses manières. En effet, M. et M.me N.**** cultivaient avec le plus grand

soin l'heureux naturel de leur enfant, et faisaient éclore le germe des vertus que Dieu avait mis dans son cœur. Héloïse était citée par toutes les mères de famille qui la connaissaient, comme un modèle de piété, d'obéissance, de tendresse filiale. Douée d'une charité digne d'éloges, elle consacrait toutes ses petites économies à soulager les pauvres, qui la nommaient déjà leur mère, leur bienfaitrice.

René était venu dans l'intention de faire à M. N.**** une courte visite de cérémonie : mais sa visite fut longue, et il se promit de la répéter bien souvent. Rentré chez lui, il ne dit point à Edouard d'où il venait, car il craignait ses railleries, mais il fit part à Ambroise de tout le plaisir que lui avait causé l'union qui régnait dans la famille N.****, et surtout les qualités chrétiennes de la jeune Héloïse. Le vieux serviteur, qui n'était plus accoutumé à de semblables confidences, et qui priait Dieu sans cesse de toucher le cœur de son maître, éprouva une joie inexprimable en entendant ce récit. « Le » bon exemple, pensait-il, ramènera M. » René à la vertu, et lui fera détester les

» vices qui le tiennent honteusement sous leur
» joug. »

A cette époque, il arriva à René et à la famille N.**** une aventure que nous ne devons pas passer sous silence. Ils se promenaient ensemble à Vil.**** non loin de Paris, cherchant une occasion de soulager quelques indigents véritablement dignes de l'aumône destinée au malheur, lorsqu'ils aperçurent un groupe composé d'ouvriers, de femmes et d'enfants, qui s'agitaient en poussant des cris affreux. — Elle est sorcière, criaient les uns ! — Elle a fait un pacte avec le diable, disaient les autres : — Allons chez monsieur le maire, et qu'on la chasse de la commune, ajoutaient les jeunes gens et les enfants.... René s'approche de cette foule en courroux, et, s'adressant à un vieillard, il lui demanda quel était le motif de ce tumulte. — Ils accusent une pauvre femme de soixante ans d'être la cause de tous les accidents ou désagréments qu'ils éprouvent dans le village, et ils veulent que le maire l'expulse du pays. — Quelle est donc cette malheureuse femme ? — Elle se nomme Georgette Cordal. Il y a dix ans, à peu près, elle vint à Vil.****, en mendiant; elle obtint la permission de de-

meurer dans une cave abandonnée, et, disant la bonne aventure, elle se procura de cette manière, pendant plusieurs années, tout ce qui lui fut nécessaire pour exister. Mais un certain jour, s'étant avisée de faire à plusieurs filles et garçons, des prédictions terribles qui plus tard s'accomplirent, elle est devenue un sujet de haine pour la plupart des habitants de ce village, qui non-seulement lui refusent le moindre secours, mais qui de plus exigent qu'on la chasse de Vil.***

René remercia le vieillard des explications qu'il lui avait données, et s'étant consulté avec la famille N.**** ils se transportèrent tous dans l'endroit où on leur avait indiqué la demeure de la pauvre Georgette. Ceux qui les virent entrer dans cette retraite que depuis longtemps on n'osait regarder qu'avec le sentiment de la plus vive frayeur, firent mille conjectures extravagantes, et se répandirent aussitôt dans le village, en annonçant à haute voix, qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire dans la cave de la sorcière. Cependant René, suivi de la famille N.****, pénétra, malgré l'obscurité, dans le réduit de l'infortunée, objet de leurs recherches. A l'aide d'une crevasse qui laissait

arriver quelques rayons de lumière, ils découvrirent une femme assez proprement vêtue, couchée sur un matelas qu'on avait élevé au moyen de quelques fagots de paille. Elle parut effrayée en entendant le bruit des pas de ces visiteurs inconnus. — Qui êtes vous ? — que me voulez-vous? leur cria-t-elle d'une voix tremblante... — Rassurez-vous, ma bonne, s'empressa de lui répondre René, nous n'avons point l'intention de vous tourmenter, encore moins de vous faire du mal. Sachant que vous êtes malheureuse, nous désirons vous être utiles, si c'est en notre pouvoir.. — Dieu soit loué et vous récompense généreux voyageurs, répliqua Georgette, qu'un accès de goutte retenait au lit, mais je crains bien que vos efforts pour rendre ma position supportable, soient inutiles. — Eh! pourquoi? poursuivit René. — Parce que, monsieur, vous aurez à lutter contre la prévention et l'ignorance. Permettez-moi de vous apprendre que ce ne sont ni des aliments ni des hardes qui me manquent; j'ai de tout autant qu'il m'en faut, mais c'est la justice, ou au moins l'oubli des hommes que je réclame, comme unique moyen pour moi d'arriver à la tranquillité. — Vous m'étonnez et

je ne vous comprends pas. — En peu de mots, monsieur, si cela peut vous intéresser, ainsi que les personnes qui vous accompagnent, je vais vous raconter mon histoire et vous me jugerez. — Nous vous écouterons avec intérêt. — Je me nomme Georgette Cordal. Privée dès mon bas-âge de mes père et mère, je fus élevée par charité dans une ferme, auprès d'Amiens, où je restai jusqu'à 18 ans. A cette époque, une dame veuve, fort pieuse, me prit à son service et m'emmena à Paris. Bientôt je fus assez heureuse pour lui plaire et obtenir sa confiance. Elle me donna des maîtres de lecture, d'écriture et de calcul, et me traita plutôt comme sa fille que comme une domestique. Forcée sept ans après, de passer à saint Domingue où l'appelait une succession considérable, M.me de St.-Galenx m'emmena avec elle. Ses intérêts l'obligèrent à rester loin de la France; elle me combla de ses bienfaits, et me légua en mourant une somme de quarante mille francs....

Devenue riche par la générosité de ma bienfaitrice, continua Georgette, après une courte pause pendant laquelle elle essuya une larme qui mouillait sa paupière, et im-

patiente de revoir ma patrie, je m'embarquai de suite, après avoir rendu les derniers devoirs à M.me de Saint-Galenx. Mais une tempête épouvantable jeta le vaisseau sur lequel j'étais montée contre d'affreux rochers. Ouvert de tous côtés, il disparut sous les eaux, et avec lui un grand nombre de matelots, de passagers, ainsi que ma petite fortune qu'il portait. Pour moi, échappée comme par un miracle à ce danger et recueillie à bord d'un bâtiment marchand, témoin de notre désastre, je rentrai en France dans un dénûment complet. J'avais 50 ans; ma santé était encore bonne, mais je ne pus pas trouver d'emploi, et j'arrivai à Vil**** en me recommandant à la charité publique. On m'accueillit favorablement et j'obtins la permission de rester dans le village et d'habiter cette cave. De temps en temps j'allais travailler chez ceux qui consentaient à m'occuper, et on m'employait surtout à préparer les repas des noces.

Un jour, que je regardais danser, plusieurs jeunes gens et jeunes filles s'approchèrent de moi, me prièrent en riant de leur tirer les cartes. Cette demande m'inspira l'idée de profiter de leur curiosité pour me procurer

les secours pécuniaires dont j'avais si grand besoin. J'acceptai la proposition qui m'était faite, et bientôt ma réputation de sorcellerie s'étendit à 3 et à 4 lieues à la ronde ; mon rôle n'était pas difficile à remplir, un peu d'expérience et l'école du malheur me fournissaient abondamment les moyens de tirer parti des probabilités qui font préjuger certains événements de la vie. Les antécédents des jeunes garçons ou des jeunes filles qui me consultaient, m'aidaient naturellement dans mes prédictions. Je promettais du bonheur et des richesses à celui qui, pieux, sage et actif, annonçait déjà d'heureuses qualités du cœur, de l'ordre, de l'économie. Je promettais une vie riante, un bon mari, des enfants aimables, à celle qui par sa naïve gaieté, ses vertus, présageait une bonne épouse et une bonne mère; ainsi de suite. Telle était la simplicité de mon secret, et cependant les gros sous dont je ne fixais point le nombre, tombaient en abondance dans mon tablier.

Depuis cinq ans les choses allaient au mieux lorsque, enhardie, par l'amitié qu'on semblait me porter généralement, j'osai prédire sévèrement à quelques mauvais sujets

qui m'interrogèrent, les fâcheuses conséquences de leur coupable conduite. Les événements justifièrent mes menaces. L'un d'eux, querelleur et entêté, fut estropié à la suite d'une violente dispute ; un autre, orgueilleux, fainéant et débauché, essaya vainement de se marier. Une jeune fille de 18 ans, riche et jolie, mais sans religion, sans mœurs, abandonna le toit paternel, et suivit un aventurier qui lui promit de l'épouser. Ces catastrophes et beaucoup d'autres imprudemment annoncées, m'attirèrent la haine de quelques méchants qui jurèrent ma perte. On répandit le bruit que le démon m'obéissait, que je jetais des sorts; enfin, que dangereuse à la société, on devait me bannir de Vil.****. Ces clameurs grandirent insensiblement, et depuis deux ans je suis contrainte, pour éviter d'être lapidée, de ne plus sortir de cette retraite.

CHAPITRE IX.

Suite et fin de l'histoire de Georgette.

Ma bonne, dit monsieur N.**** quand Georgette eut fini son récit, je vous plains de tout mon cœur d'être ainsi victime de la superstition et des préjugés, mais convenez, cependant, que vous avez quelques reproches à vous faire. Votre assurance à prédire l'avenir dont la connaissance n'appartient qu'à Dieu seul ne peut être justifiée par le besoin dans lequel vous étiez de vous procurer quelque argent. La religion, vous le savez, ne permet point de transiger avec la vérité, et le Ciel, peut-être, a voulu vous donner une grande leçon. Mais, si la justice divine est satisfaite, nous ferons tout ce qui dépendra de nous pour vous soustraire à la malveillance des insensés qui vous poursuivent inhumainement.

— J'avoue ma faute, monsieur, reprit Georgette, et la position qu'elle m'a attirée durera probablement ma vie entière, car je ne vois aucun moyen d'échapper à la haine dont je suis l'objet. — Même en quittant Vil.****? — Je ne puis m'éloigner de ce pays. — Qui peut vous y retenir?... Nous vous logerons convenablement et sans frais... nous pourvoirons même à tous vos besoins, s'il le faut. — Je vous remercie mille fois, monsieur, et les personnes charitables qui vous accompagnent, mais je n'aurais jamais le courage de prendre ce parti. — Voilà qui est inexplicable! — Pardon, monsieur, je dois taire un secret..... cependant votre générosité me fait un devoir de vous révéler ce mystère..... vous ne me compromettrez point, ni mon bienfaiteur, j'en suis sûre.... daignez me prêter votre attention quelques instants, et vous allez tout savoir.

Lorsque j'arrivai dans ce village, un fermier qui demeure à cent pas d'ici, et qui possède des biens considérables, avait deux enfants; l'un grand, bien fait, qu'il aimait beaucoup; l'autre sourd et muet qu'il traitait avec la dernière rigueur. Ce dernier s'appelait Raimond. La nature semblait avoir

voulu le dédommager des sens qu'elle lui avait refusés, en lui accordant une intelligence extrême, une sensibilité exquise, et un cœur vertueux. Son frère Julien, au contraire, se faisait remarquer par son caractère dur et méchant: Les domestiques de la maison, les voisins, le craignaient comme le feu; en un mot, il était la terreur de tous ceux qui avaient des rapports avec lui.

La mère de Raimond était morte en lui donnant le jour, et cette malheureuse circonstance ajoutait encore à l'espèce de haine que le fermier portait à son jeune fils. A peine âgé de quinze ans, les travaux les plus rudes lui étaient réservés. Il n'avait d'autres hardes que celles déjà usées par Julien. Il ne mangeait que du pain noir, et encore en manquait-il parfois. Le pauvre jeune homme souffrait ces injustices, et tous les mauvais traitements dont il était l'objet, sans se plaindre, mais non pas sans désespoir. Ces détails que j'appris bientôt excitèrent mon indignation, j'éprouvai le vif désir d'être utile à cet infortuné; mais que pouvais-je faire, misérable mendiante, dans une affaire aussi délicate!

Un jour, je surpris Raimond qui pleurait

amèrement, à deux pas d'ici, au coin d'un bois où il travaillait malgré un temps affreux. Je m'approchai de lui, et, saisissant sa main avec intérêt, je lui fis signe de se mettre à l'abri dans cette cave. Il se rendit de suite à mon invitation. Je jetai dans mon foyer quelques poignées de bruyère; je partageai avec lui un morceau de pain blanc qu'on m'avait donné la veille, et un peu de vin que je devais à la générosité d'un habitant de ce village. Ces prévenances auxquelles il n'était pas accoutumé firent briller la joie sur son visage, il me serrait la main en pleurant, et semblait m'assurer de sa reconnaissance.

A partir de ce moment, Raimond me regarda comme sa mère, et me consacra tous les instants libres qu'il eut; de mon côté je le consolais de mon mieux, l'engageant à la résignation, et lui faisant espérer que la Providence mettrait un terme à ses chagrins et à ses souffrances.

En effet, Julien, épuisé par des excès continuels, fut atteint, il y a deux ans, d'une maladie grave dont il mourut, après une longue et douloureuse agonie. Le père, d'abord inconsolable, maîtrisa peu à peu son

désespoir, et n'ayant plus que Raimond sur qui porter son affection, il l'entoura d'autant de soins et de tendresse, qu'il l'avait abreuvé de dégoûts et d'injustices. Le jeune homme ne m'oublia pas dans sa prospérité, et de suite il s'empressa de me faire partager en quelque sorte sa bonne fortune. Il me défendit de mendier, exigeant que je reçusse de lui les hardes dont j'avais besoin, et les aliments nécessaires à mon existence. Je dus seulement rester dans cette cave, afin que sa générosité, toujours ignorée, n'éveillât point l'attention et la jalousie de mes ennemis, qui déjà me menaçaient de leur colère et de leur vengeance. Chaque soir, à onze heures environ, Raimond s'échappe de chez son père, vient passer quelques instants avec moi et m'apporte en abondance, les choses utiles à la vie. Et c'est ainsi que tous les habitants de Vil.**** ignorent le nom du bienfaiteur qui me nourrit.

Vous comprenez actuellement, généreux étrangers, les motifs puissants qui m'obligent à refuser vos offres si avantageuses. Raimond m'aime comme un fils : il est mon soutien, le seul être qui m'aime au monde; mon départ l'affligerait, j'en suis sûre, je veux dé-

penser auprès de lui le peu d'années qui me restent à vivre, c'est une preuve de reconnaissance que je lui dois, et puis la main d'un ami fermera du moins mes yeux lorsque ma dernière heure aura sonné.

Nous ne pouvons qu'applaudir à votre résolution, dit René, mais si l'exaspération des habitants de ce village continue, il vous arrivera quelque malheur, ou vous serez obligée de quitter cette retraite. Je vous avertis même qu'en ce moment, un nombre considérable d'individus s'est porté chez monsieur le Maire de Vil.****, afin d'obtenir que vous soyez chassée de ce pays. — Je ne crains rien, répliqua Georgette sans s'émouvoir, je n'ai rien à me reprocher, et monsieur le Maire, qui est un honnête homme, ne souffrira pas qu'on me persécute. — Vous méritez qu'on cherche à vous être utile, bonne Georgette, et si vous nous autorisez à raconter votre histoire au magistrat qui vous inspire une si grande confiance, nous ne doutons pas qu'il prenne ouvertement votre défense contre ceux qui veulent vous tourmenter.

— J'accepte avec reconnaissance votre proposition, monsieur, et si Raimond se plaint de mon indiscrétion, je lui expliquerai que

c'est la crainte de ne plus le revoir qui m'a forcée de confesser sa bienfaisance.....

Et René, accompagné de la famille N.****, se dirigea à grands pas vers la mairie de Vil,****.

Au moment où ils arrivèrent chez le Maire, vieillard respectable, ils le trouvèrent occupé à réfuter les raisonnements les plus absurdes d'une foule incensée qui demandait à grands cris que Georgette fût expulsée du pays. René, et monsieur N.****, profitèrent d'un de ces moments de calme qui succèdent toujours à une vive agitation, et exposèrent rapidement au magistrat le sujet de leur visite. Il leur fut facile de le convaincre de l'innocence de la malheureuse femme à laquelle on ne reprochait que d'être sorcière et de jeter des sorts. Ces derniers renseignements suggérèrent au Maire une sortie décisive qui termina enfin cette scène orageuse. — Mes amis, leur dit-il d'une voix ferme, je vous demande jusqu'à demain pour examiner cette affaire : si Georgette est vraiment coupable, je vous jure qu'elle sortira de Vil.****, mais aussi si elle est innocente, je la prendrai sous ma protection, et vous ne la tourmenterez plus. Promettez-vous de vous conformer sans réplique à mon jugement ? — Oui ! Oui !

s'écria-t-on de toutes parts; et la multitude s'écoula en quelques instants.

Tiré de ce pas difficile, le Maire invita René et la famille N.**** à entrer chez lui. Là, on put s'expliquer plus longuement et avec plus de tranquillité. On envoya chercher Raimond et son père. On apprit avec ménagement à ce dernier tous les détails de l'aventure de la pauvre mendiante, surtout ceux qui avaient rapport à son fils. Il fut touché de tant de malheurs, versa des larmes de repentir, embrassa Raimond, et lui fit comprendre qu'il l'autorisait à pourvoir à tous les besoins de Georgette. Le jeune homme, fort étonné d'être deviné, laissa éclater sa joie à cette nouvelle inattendue, et courut en toute hâte annoncer cet heureux dénouement à son amie: qui faillit mourir de plaisir. On convint que dès le soir même le Maire ordonnerait qu'on transportât Georgette, sur un brancard, dans une chambre voisine de sa propre demeure, et qui appartenait au père de Raimond: enfin, tout fut prévu pour assurer le bonheur de l'infortunée dont je viens de raconter l'histoire.

Heureux de la réussite de leurs démarches, René et la famille N.****, remerciés mille

fois, retournèrent à Paris, en se rappelant avec satisfaction les souvenirs de la journée.

CHAPITRE X.

Un duel.

René, de retour chez lui, et désirant faire part à Edouard de cette anecdote, demanda à Ambroise s'il était rentré. — Non Monsieur, répondit le vieillard, je ne l'ai même pas vu de la journée. — Alors, dites-lui qu'il ne sorte pas demain sans me parler, ajouta René. Puis il rapporta au vieux serviteur les scènes pleines d'émotion qui avaient rempli sa journée. Son récit terminé, et les réflexions qu'il fit naître échangées de part et d'autre, ils se couchèrent. Ils dormaient profondément depuis une demi-heure environ, lorsqu'un grand bruit réveilla René en sursaut.

C'était Edouard qui rentrait furieux. Mon ami, cria-t-il en blasphémant, aussitôt qu'il aperçut le jeune homme, j'ai été insulté, et je veux me battre ce soir même. — Vous battre à l'heure qu'il est, mais vous n'y pensez pas, la nuit est extrêmement noire. — Peu m'importe, nous tirerons l'épée dans cette salle ; on allumera dix, douze flambeaux si c'est nécessaire.

— Calmez-vous, Edouard, la colère fait déraisonner. — Non parbleu, j'ai parfaitement la tête à moi.... Je cours le chercher, tout à l'heure j'aurai sa vie ou il aura la mienne... — Mais de grâce attendez le jour pour satisfaire votre vengeance. — Attendre, et si le lâche m'échappe !—Demain, au point du jour, vous irez le surprendre. — Puisque vous le voulez, j'y consens, mais à la condition que vous me serviez de premier témoin. — Moi ! reprit vivement René, qui ne s'attendait point à cette demande. – Oui, vous....; m'abandonneriez-vous au moment du danger ? — Je donnerais mon sang pour empêcher le vôtre de couler, mais participer à un duel, c'est un acte que la religion condamne avec horreur. — Le scrupule est plaisant, répliqua Edouard avec un rire sar-

donique, et, pour obéir à cette religion dont vous vous inquiétez peu depuis longtemps, vous refuserez à votre ami de l'assister dans une partie d'honneur. René, atteré par ce reproche si bien mérité de l'oubli de ses devoirs religieux, baissa la tête quelques instants, puis, espérant que pendant la nuit il ferait changer Edouard d'avis, il lui promit tout ce qu'il voulut.

— Puis-je savoir le sujet de votre querelle, dit René à Edouard, lorsqu'il le vit plus tranquille? — Volontiers, mon ami, mon exaspération a été cause que j'ai oublié de vous en faire part; voici ce dont il s'agit :

Ce matin à dix heures je montai à cheval pour faire une longue promenade. Je me dirigeai du côté de Vincennes. Arrivé dans la campagne, un jeune homme parfaitement monté, passa près de moi en paraissant défier la vitesse de mon cheval. Je le compris et soudain nous partîmes au grand galop. Longtemps nous courûmes sans obtenir aucun avantage l'un sur l'autre. Enfin je commençais à le devancer, lorsqu'un chien fit peur à Coco, qui se cabra et resta en arrière. Je priai l'inconnu de s'arrêter, et la conversation suivante s'établit bientôt entre nous.

— Sans l'accident qui m'est arrivé, je vous devançais, Monsieur. — Je ne le crois pas, répondit en riant le jeune homme. — Cependant mon cheval avait doublé la longueur du vôtre.

— C'est une erreur, et je vous offre votre revanche en présence de témoins, avec un défi de cinquante louis. — J'accepte volontiers, seulement ; comme ma bête est de la même taille, du même poil que la vôtre, et qu'elles seraient bien accouplées ensemble, au lieu de cinquante louis, je vous parie mon cheval contre le vôtre que le prix de la course m'appartiendra. — Voilà qui est convenu, Monsieur, et si vous y consentez, nous allons nous rendre à la campagne d'un de mes amis, Monsieur de Noiremont, qui est à une lieue d'ici ; là, nous trouverons des juges, et notre course se fera dans toutes les règles.

Je fus parfaitement accueilli chez Monsieur de Noiremont, qui s'efforça de mettre d'accord notre amour-propre, et de nous empêcher de donner suite à un défi qu'il appelait une folie. J'étais disposé à céder à ses observations ; mais l'air de bravade qu'affichait mon adversaire m'en empêcha, et, après plusieurs

heures de repos, nous partîmes pour exécuter notre projet. Monsieur de Noiremont nous conduisit sur un terrain propice, fixa lui-même la distance à parcourir, les règles à observer, puis donna le signal. L'inconnu demeura à plus de cinq pas derrière moi, et à son grand déplaisir je fus reconnu vainqueur.

— Je vous rachète pour mille francs le cheval que vous m'avez gagné, me dit-il avec aigreur.

— Non pas, répliquai-je aussitôt, je tiens aux conditions de notre pari. — Voulez-vous quinze cents francs? — J'exige le cheval; demain matin j'enverrai quelqu'un le chercher à l'adresse que vous allez m'indiqner. — Je tiens singulièrement à cet animal, et je vous offre à sa place, la somme que vous me demanderez quelque élevée qu'elle puisse être. — Monsieur, pour la dernière fois, je vous le répète, j'ai gagné votré cheval. C'est votre cheval que je réclame et non de l'argent. — Je n'insiste pas davantage, et, puisque rien ne peut vaincre votre résolution, avant un quart d'heure vous me connaîtrez. — En prononçant ces derniers mots, il piqua des deux et se dirigea vers la maison de

Monsieur de Noiremont. Nous y revenions avec ce dernier, lorsque nous entendîmes la détonnation d'une arme à feu, qui fut suivie d'une grande rumeur lointaine. — Qu'est-ce, dit en souriant M. de Noiremont, Anatole ne se serait-il pas brûlé la cervelle par désespoir ! Nous ne tardâmes pas à voir accourir au-devant de nous un domestique qui nous apprit que mon adversaire, transporté de rage, avait d'un coup de pistolet cassé la tête à son cheval en disant : « Qu'il vienne demain chercher de l'argent, mon vainqueur, Anatole de Marbrisez l'attendra hôtel de G.****, rue de Grenelle ! » Puis il était parti précipitamment pour Paris, monté sur un cheval appartenant à Monsieur de Noiremont.

Je doutai de cette action brutale et insolente jusqu'au moment où j'aperçus le pauvre animal sans vie et la tête brisée. Alors je devins furieux, et, quittant soudain Monsieur de Noiremont muet d'étonnement, je m'élançai à la poursuite de mon lâche débiteur.

Je l'ai cherché jusqu'à ce soir sans pouvoir le rencontrer ; à dix heures il n'était pas rentré chez lui, et j'étais décidé à retourner à son hôtel à onze, afin de lui infliger de suite

le châtiment qu'il mérite quand vous m'avez persécuté pour remettre la partie à demain matin. D'après ce récit exact, jugez actuellement si ma soif de vengeance n'est pas bien naturelle.

Voilà une étrange aventure, je l'avoue, dit René à son ami, mais à quoi bon se brûler la cervelle pour si peu de chose! — Ce cheval était mon bien, ma propriété, d'après les conditions du pari. — On offrait de vous payer le prix que vous fixeriez. — Je m'étais expliqué clairement, je ne voulais pas d'argent, mais son cheval, et cet Anatole s'est joué de moi. — Que ferez-vous actuellement, le cheval n'existe plus? — J'enverrai son ancien maître lui tenir compagnie. — Edouard, quel langage! En supposant que vous tuiez ce jeune homme, n'éprouveriez-vous pas les plus vifs remords d'avoir ôté la vie à un de vos semblables pour un si misérable motif? — Eh! pourquoi, je ne l'aurai pas assassiné, nous serons à armes égales. — Et s'il est plus adroit que vous, et que vous succombiez. — Tant pis; le duel est un jeu de hasard, celui qui y joue doit s'attendre à tout. — Vous ne tremblez donc pas en songeant que vous pourriez arriver ainsi devant votre juge

suprême ? — Oh ! bon, vous allez me prêcher actuellement, trêve de sermons, je vous en conjure ! — Du moins vous auriez regret, je le suppose, de quitter pour toujours un ami aussi sincère que moi. — Sans doute, mais l'honneur avant l'amitié. — L'honneur !... et c'est l'honneur qui vous commande de tuer un homme par vengeance. — J'ai été bravé, outragé. — N'y a-t-il pas des lois que vous pouvez invoquer. — Les juges condamneraient monsieur de Marbrisez à me compter une somme de... à titre de dédommagement, mais ils ne le puniraient pas de son insolence envers moi. — Ne s'est-il pas puni lui-même, en tuant son cheval dont il ne peut plus jouir aujourd'hui, et qu'il faut néanmoins qu'il vous paie. — René, c'est trop discuter; je me battrai, et personne au monde ne pourra m'en empêcher. Adieu donc, à demain de grand matin, et les jeunes gens se séparèrent.

René ne se coucha point, et toute la nuit il fit les plus tristes réflexions. Malgré moi, pensait-il, je vais donc autoriser un crime par ma présence; y participer, en quelque sorte; le sang va couler; deux êtres créés à l'image de Dieu vont s'égorger ; l'un d'eux

périra peut-être, dans cette lutte barbare, et moi, élevé chrétiennement par des parents remplis de piété, j'assisterai de sang froid à cette scène affreuse, décorée pompeusement par les passions des hommes du nom de partie d'honneur!!... Ainsi raisonnait le trop faible René. Il se rendait compte de tout ce qu'avait d'odieux sa lâche complaisance, mais il n'avait point assez d'énergie pour secouer le joug de l'impie Edouard qui l'asservissait honteusement à ses indignes caprices. Aussi, malgré quelques instants de larmes et de repentir, René, incapable de former une ferme résolution, céda à l'ascendant d'Édouard, et sortit dès la pointe du jour pour l'accompagner avec un second témoin chez le jeune étourdi Anatole de Marbrisez.

CHAPITRE XI.

Suite et fin d'un duel. — Raoul de Chaumette ou les conséquences du jeu.

Il était sept heures, dans le mois de février, lorsque René, Edouard et un de ses amis, entrèrent dans l'hôtel de G.*****. — Allez avertir votre maître, dit ce dernier à un domestique qui se présenta pour les recevoir, que la personne à laquelle, hier, il a donné rendez-vous pour ce matin, désire lui parler de suite. Cinq minutes après Anatole lui-même parut.—Ah! ah! s'écria-t-il gaiement à la vue d'Edouard, vous êtes matinal, Monsieur, et me voilà prêt à vous satisfaire. — Alors munissez-vous de deux épées, à moins que vous ne préfériez les miennes, et rendons-nous sur le terrain. — Diable, c'est une autre affaire, il s'agit d'un duel à ce qu'il paraît? — Vous deviez vous y attendre. — Pas du tout, mais n'importe, j'accepte volontiers;

accordez-moi seulement deux minutes je vous prie.... A propos, ajouta-t-il en revenant sur ses pas; si je vous payais d'avance mon pari, ce serait prudent; car si dans une heure je ne suis plus de ce monde, mes héritiers refuseront probablement de reconnaître la dette que j'ai contractée envers vous. — Si je vous tue, répondit Edouard, votre dette sera plus que payée; si c'est moi qui succombe, au contraire, je ne me soucierai guère de votre argent, ainsi donc ne vous occupez pas de cette bagatelle, et hâtez-vous de me rendre raison de l'insulte que vous m'avez faite... — Moi, Monsieur, je vous ai insulté? Je n'en savais rien... C'est trop juste... dans la minute je suis à vous... Et il remonta à la hâte dans son appartement.

— Quel sang froid, murmura René, et vous allez vous égorger avec ce jeune homme! — Nous verrons s'il montrera ce calme jusqu'à la fin. — Je suis porté à le croire: au reste, il paraît que c'est involontairement qu'il vous a offensé. — Involontairement ou non, son action brutale m'a blessé, j'en aurai vengeance!... Anatole reparut peu d'instants après ce court dialogue. —Pardon, Messieurs, si je vous ai fait attendre, me voilà à

vos ordres.... Quel lieu choisissons-nous pour le combat, le bois de Boulogne? C'est là le théâtre le plus à la mode pour la représentation des pièces comme la nôtre. — Autant là qu'ailleurs, dit Edouard; et vos témoins? — Morbleu, vous avez raison, je n'y pensais pas... Je vais entrer chez quelques amis, en passant, j'en emmènerai deux, et nous serons au complet.

Les quatre jeunes gens partent ensemble: Anatole trouve bientôt deux témoins, et voilà les deux insensés qui mettent l'épée à la main. Le combat se prolongea quelques instants: tout à coup on entendit un cri, c'était Anatole qui, blessé mortellement, tombait baigné dans son sang.

— Qu'avez-vous fait, dit René à Edouard lorsqu'ils furent seuls? — Je l'ai puni trop sévèrement, j'en conviens; mais en pareil cas on n'est pas maître de son fer. — Infortuné jeune homme, mourir à vingt-cinq ans sans utilité et surtout sans repentir et sans religion!... — Il servira d'exemple aux gens de mauvaise foi. — Vous êtes froidement cruel, Edouard, quoi! même après son trépas, vous ne plaignez pas le sort de votre malheureuse victime! — La nature ne m'a pas doué

d'une forte dose de sensibilité. — J'ai toujours présente devant les yeux la sanglante image d'Anatole, et malgré votre assurance elle vous poursuivra sans cesse dans le silence des nuits! — Vous vous trompez René, et j'espère tout aussi bien dormir la nuit prochaine et les suivantes qu'il y a huit jours. — Edouard, Edouard, vous mentez à votre conscience; et tous les deux nous avons commis un grand crime! — Un grand crime, répéta Edouard en riant aux éclats; en vérité, mon cher, vous perdez la tête. — Plût au ciel que j'eusse été fou depuis quelques heures, je ne serais pas responsable de la part que j'ai prise à l'homicide que vous avez commis. — Je me retire, René, votre excessive susceptibilité vous égare.... — Edouard, vous êtes libre de fuir mes reproches aujourd'hui; plus tard vous ne pourrez vous soustraire aux remords de votre conscience, et à la sévérité de notre souverain juge!!!.....

La mort d'Anatole de Marbrisez fit beaucoup de bruit. Il était fils unique et appartenant à une famille riche et puissante. On fit arrêter Edouard; on interrogea les témoins, et peu s'en fallut que le duelliste ne fût puni comme il le méritait. Quant à René, en sa

qualité de témoin, il reçut de vifs reproches de la part du président, qui était un ancien ami de son père, et eut ainsi la douleur de voir sa faute divulguée.

Cette déplorable aventure affligea profondément la famille N.*****, et surtout la jeune Héloïse, qui regardait René comme un modèle de piété et de vertus. Ce dernier prévit bien cette fâcheuse impression, et résolut de ne plus se présenter dans cette maison respectable, la seule où il allât encore. Il donna même l'ordre à Ambroise d'éloigner M. N.**** toutes les fois qu'il viendrait pour le voir.

A partir de ce moment, le fils de M. Dorgemont s'abandonna tout entier au mauvais génie d'Edouard, et ce n'est pas sans frémir que je me dispose à donner ces tristes détails à mes jeunes lecteurs.

Edouard trouvant que la fortune de son ami, dont il jouissait en maître ne lui suffisait pas, s'imagina d'établir une maison de jeu, et contraignit en quelque sorte René à réunir ses capitaux pour leur donner cette infâme destination. Les biens dont feu M. Dorgemont avait hérité de ses ancêtres, ceux que lui-même avait amassés, furent vendus sans réserve, et l'hôtel habité par les deux jeunes

gens devint un tripot, ou, si l'on aime mieux le rendez-vous d'une foule d'escrocs, de chevaliers d'industrie, enfin de la plus vile compagnie.

Les habitudes, les mœurs d'un pareil lieu sont trop dégoûtantes pour que j'entreprenne de les décrire. Je me déciderai seulement à esquisser quelques-unes des scènes qui s'y passèrent.

Comme il fallait éblouir les personnes que l'on fréquentait, les dépenses de la maison de René ne tardèrent pas à s'accroître d'une manière effrayante. On trouvait sans cesse chez lui table ouverte. Un équipage fastueux et des chevaux d'un grand prix, remplacèrent le modeste cabriolet, et le fidèle Coco, dont on s'était contenté depuis plusieurs années.

Edouard, se flattait ainsi d'attirer de riches dupes, si nécessaires pour alimenter ces sortes d'établissements; et sous ce rapport la coupable espérance des deux associés se réalisa plus d'une fois: mais trop prodigue pour apporter de l'ordre et de l'économie dans ces gains honteux, l'infortuné Dorgemont

marchait à grands pas, et sans s'en douter, à sa ruine.

Parmi les nombreux jeunes gens qui venaient risquer aux cartes ou à d'autres jeux des portions importantes de l'héritage de leurs parents, l'un d'eux nommé Raoul de Chaumette, peut offrir un terrible exemple des suites de la passion du jeu; voici son histoire;

Orphelin dès son bas âge, Raoul de Chaumette fut élevé avec le plus grand soin par un respectable ecclésiastique qui s'appliqua à lui inspirer la crainte de Dieu et l'amour de la vertu. Jusqu'à vingt ans sa conduite avait été irréprochable. Placé à cette époque chez un célèbre banquier de Paris qui s'était chargé de son avenir, l'or qu'il avait sans cesse sous les yeux lui inspira tout à coup le désir immodéré de devenir riche promptement.

Dès ce moment il n'y eut plus de tranquillité, plus de sommeil pour Raoul. Le jour et la nuit il rêvait aux moyens de gagner en peu de temps de nombreuses richesses. Plusieurs fois le démon lui suscita, en songe, l'affreuse pensée de s'emparer, chez son protecteur dont il avait la confiance, d'une somme d'argent considérable, et de s'embar-

quer ensuite pour des pays lointains. Bientôt il se réveillait, couvert d'une sueur froide, la poitrine oppressée, les yeux égarés, se débattant en quelque sorte contre cet épouvantable cauchemar.

En commençant, Raoul eut recours à la prière pour éloigner l'esprit malin qui le tentait; il fut moins tourmenté pendant quelques mois, mais comme son cœur concevait sans cesse de nouveaux désirs, et qu'il n'y avait pas chez lui un ferme propos de se résigner à la position dans laquelle Dieu l'avait placé, sa soif des richesses devint plus ardente, et il résolut définitivement de chercher à la satisfaire.

CHAPITRE XII.

Suite et fin de l'histoire de Raoul de Chaumette.

La loterie, jeu infâme que la religion, toujours d'accord avec la raison et l'intérêt des hommes, réprouve si positivement, lui mon-

trait ces mensonges dorés. Avec la moindre somme, gagner cinquante, quatre-vingts, cent mille francs, voilà, se disait-il, l'expédient le plus prompt, le plus facile à employer pour arriver à l'opulence. J'éprouverai, il est vrai, trente, quarante pertes, plus ou moins, avant de rencontrer un jour de gain ; mais un seul moment de bonheur effacera toutes mes pertes, et commencera déjà ma fortune. Raisonnement faux et insensé qui conduit, pour l'ordinaire, son auteur à la misère, au crime, au suicide. Sur quatre cents joueurs de loterie, deux ou trois à peine, sont favorisés dans tout le cours de leur vie, et les autres périssent dans le besoin, tourmentés par les regrets et la honte.

Raoul sacrifia d'abord peu d'argent, puis il doubla, tripla ses mises, toujours sans succès. Enfin désespéré, il s'endormit un soir, la tête remplie de combinaisons de loterie. Pendant la nuit, il lui sembla qu'il voyait trois numéros tracés en rouge sur un fond noir, et qu'au bas il était écrit : quiconque prendra ces trois numéros gagnera infailliblement.

Réveillé en sursaut par le trouble et la joie que lui causa cette vision, Raoul se leva

à la hâte, alluma sa lampe, inscrivit les chiffres qu'il avait rêvés, et attendit avec anxiété l'ouverture du bureau de loterie où il allait ordinairement.

Superstitieux, crédule comme le sont les gens qui n'ont point de principes solidement établis, et qui s'abandonnent à l'entraînement du jeu, Raoul se croyait certain de réussir. Un seul point l'embarrassait extraordinairement, c'est que tous les revenus de sa place étaient dépensés, et qu'il ne lui restait pas une obole. Comment faire?.... emprunter.... Les amis ont toujours la bourse vide quand il s'agit de prêter.... La caisse de son bienfaiteur était à sa disposition; il pouvait y puiser.... Cette pensée le fit frémir; puis insensiblement il s'y accoutuma.. D'ailleurs, le jour approchait; la clôture du bureau devait avoir lieu à midi.... Plus tard les numéros prédestinés seraient sans valeur. L'argent qu'il va prendre lui fera gaguer 300,000 francs, il le restituera de suite, et cet abus de confiance ainsi réparé, restera ignoré. Déterminé par ces considérations absurdes que lui inspira l'ange des ténèbres, et oubliant que si l'homme peut en imposer aux hommes, il ne peut tromper celui qui sonde les cœurs

et à qui les plus secrètes pensées sont connues, il se rend dans le cabinet du banquier, s'empare précipitamment d'un sac de mille francs, et fuit comme l'éclair, en se dirigeant vers le fatal bureau de loterie.

Au moment d'ouvrir la porte, une sueur froide couvre son visage; un tremblement convulsif semble lui défendre l'action coupable qu'il se dispose à commettre.... Il hésite quelques minutes, entre enfin et consomme son crime.

Il le tient ce billet tant désiré, mais que d'inquiétudes, que de tourments, jusqu'à la sortie des numéros.... Les heures sont pour lui des jours, et les jours et surtout les nuits des années entières.... A chaque instant il interroge sa montre, et maudit la lenteur des aiguilles. En vain essaie-t-il de travailler, la plume lui échappe des doigts, son sang bout dans ses veines.... Il faut qu'il marche sans cesse. Il ne peut supporter la vue de son bienfaiteur, et, pour le fuir sans éveiller de soupçons, il accuse un mal imaginaire, et se cache dans les lieux les plus retirés.

Ainsi que mes lecteurs s'y attendent, il ne sortit aucun des numéros rêvés par Raoul.

Son désespoir fut inexprimable. Toutes ces espérances, toutes ces illusions de fortune dont il s'était bercé, s'effacèrent comme une ombre, et il ne vit plus que le déshonneur. Comment restituer les mille francs dérobés au banquier; comment soutenir désormais sa présence et recevoir ses bienfaits!.. Telles furent les questions que Raoul s'adressa pendant longtemps.

Tout à coup il prit son parti : J'abandonne la loterie pour jamais, pensa-t-il avec amertume, et tous les trois mois je verserai une partie de mes appointements dans la caisse de mon bienfaiteur; à la fin de l'année ma dette sera payée, et je retrouverai le calme et la tranquillité que j'ai perdus.

Pendant six mois il fut fidèle à sa promesse. — Courage, lui dit un jour le banquier, courage mon cher Raoul, continuez à travailler assiduement, et je vous accorderai de grands avantages dans ma maison.

Sur ces entrefaites, le jeune homme se lia avec Edouard qui, voulant organiser sa maison de jeu, cherchait de tous côtés des victimes. Il l'entraîna plusieurs fois chez René, et l'associa à des joueurs heureux qui lui firent d'abord gagner d'assez fortes sommes. En

peu de temps il se trouva quitte envers le banquier, et, tenté de nouveau par l'appât de l'or qui lui arrivait si facilement, il se livra tout entier au jeu.

Cette fatale tendance à confier le soin de sa fortune à des jeux de hasard devait conduire Raoul à une triste fin. En effet, la chance changea, et il perdit en quinze jours tout ce qu'il avait amassé précédemment. Raoul fit des dettes, puis enfin contraint de payer, il eut encore recours à la caisse de son bienfaiteur.

Toujours malheureux, et toujours excité par l'espérance d'un meilleur sort, il s'entêta au jeu, et cette fois il osa soustraire en moins de quatre mois, dix mille francs au banquier.

Cette somme énorme perdue, le jeune homme, plongé dans le plus affreux désespoir, appela la mort de tous ses vœux. Son bienfaiteur avait remarqué le changement survenu dans la conduite de son protégé, et d'un moment à l'autre il pouvait aussi s'apercevoir des vols qu'on lui avait faits.

Au lieu d'aller se jeter au pied des autels, d'implorer la miséricorde divine, d'ouvrir son cœur à un ministre de Dieu, Raoul, som-

bre et poursuivi par les remords, forma des projets de fuite.

Comme il se disposait à partir pour s'embarquer, il reçut une lettre d'Edouard, la cause principale de son dernier crime. — « Nous sommes étonnés, lui marquait ce » dernier, de ne point vous avoir vu depuis » quelques jours. Vous seriez-vous laissé » abattre par des revers qu'un coup de carte » heureux peut racheter. Venez sans faute » cette nuit; empruntez encore à votre cais- » sier deux ou trois mille francs, et je vous » mettrai de moitié avec de bons joueurs qui » tripleront au moins la somme que vous » apporterez. »

Le trop crédule Raoul donna dans le piége. A onze heures, pâle, tremblant, les poches pleines d'or, il prit place au milieu des joueurs. La fortune parut d'abord lui sourire, mais bientôt elle l'abandonna. A une heure du matin c'en était fait, Raoul avait tout perdu, et ses yeux égarés indiquaient que de sinistres pensées occupaient sa tête faible et malade. Tout à coup il se lève sans dire un mot, et disparaît. Déjà on ne pensait plus à l'infortuné, et les chants annonçaient que l'orgie remplaçait le jeu, lorsqu'un

homme armé d'un pistolet s'élance au milieu de la salle. — « Messieurs, dit-il à
» Edouard et à ses amis, c'est votre exem-
» ple, ce sont vos perfides conseils qui ont
» attiré sur moi l'infamie dont je suis cou-
» vert. Comme votre victime, je vous dois
» compte de ma vie que vous avez vouée
» au déshonneur. Je viens donc sous vos
» yeux consommer le dernier crime qu'in-
» spire le désespoir. Fasse le ciel, que j'ai in-
» dignement outragé, et vers lequel je n'ose
» lever les yeux, fasse le ciel, dis-je, que
» mon suicide épouvante vos cœurs, et vous
» inspire le courage de la pénitence.... »

En prononçant ces dernières paroles, et avant qu'aucun des témoins de cette désolante scène ait pu prévenir son dessein, le malheureux Raoul tomba inanimé, la tête entièrement brisée par une balle.

CHAPITRE XIII.

Edouard, René et Ambroise conduits en prison. Ils sont mis en jugement.

A la vue du cadavre mutilé de Raoul, les assistants s'échappent, saisis d'épouvante, et laissent Edouard exposé aux suites de ce dénouement tragique. Bientôt le bruit de la détonation d'une arme à feu, à cette heure de la nuit, éveille l'attention de la police; on cerne l'hôtel des deux jeunes gens, le peuple s'amasse, et un orage effrayant se prépare contre eux.

Cependant, Edouard conserve toute son assurance : — « Que craignons-nous, dit-il
» en tremblant à René et à l'inconsolable
» Ambroise? Ce dernier, malgré les dégoûts
» sans nombre dont il était abreuvé, était
» resté au service du fils de son ancien maî-

» tre. Que craignons-nous, il a plu à Raoul
» de se détruire, nous n'avons pu l'empê-
» cher d'exécuter son funeste projet puis-
» que nous l'ignorions; dix vingt témoins
» attesteront que c'est bien lui qui s'est fait
» sauter la cervelle, et nous sortirons de
» cette affaire blancs comme la neige. Allons,
» René, du courage, je vais me rendre chez
» le commissaire de police du quartier, je
» lui raconterai tout ce qui s'est passé ici
» tout à l'heure, à la suite d'une partie de
» jeunes gens. Ayez bien soin seulement
» de ne point avouer que nous tenons une
» maison de jeu, et que c'est la douleur d'a-
» voir perdu qui a excité Raoul à se donner
» la mort. »

Lorsqu'il fut parti, René et le vieux serviteur parurent anéantis. Douze ou quinze flambeaux, placés çà et là, dans l'appartement, n'éclairaieut que trop bien l'affreux spectacle qui les glaçait d'horreur. Le cœur brisé par les plus violentes émotions, ils gardèrent un morne silence que vint bientôt interrompre l'arrivée d'un officier de police, d'un médecin et de plusieurs gendarmes qui accompagnaient Edouard et le gardaient à vue.

— Monsieur, dit l'officier à René, connaissez-vous le jeune homme dont voici le corps étendu dans cette salle.

— Il s'appelait Raoul de Chaumette; il est venu plusieurs fois chez moi, répondit René fort interdit.

— Pourquoi voulut-il se détruire ?

— Je l'ignore.

— Je vous engage, Monsieur, à ne pas mentir à la justice.... Si vous savez les motifs qui ont décidé le suicide de l'infortuné Raoul, veillez me les apprendre ?

— Un mariage avantageux qu'il ne pouvait conclure, se hâta de dire Edouard qui remarqua que René changeait de couleur.

— Pourquoi a-t-il donc choisi votre maison de préférence à toute autre pour exécuter son fatal dessein ?

— Il nous avait raconté ses malheurs, sa tête s'exalta, il saisit un pistolet et tomba sans vie sur le carreau.

— Quelles étaient les personnes présentes à cette catastrophe? Edouard indiqua sept ou huit de ses amis.

— Je les préviendrai, pensait-il, car il ne

se doutait pas qu'on allait le conduire en prison , ainsi que René et Ambroise.

Pendant ce colloque, le médecin procédait à l'examen du cadavre aidé des gendarmes ; il le déshabillait afin de s'assurer s'il portait quelques traces de violence, lorsqu'en quittant le gilet, un papier tomba aux pieds du commissaire qui s'en saisit et le parcourut rapidement. — Au nom de la loi, je vous arrête tous trois, dit-il aussitôt après cette lecture.... Gendarmes, vous me répondez de ces messieurs !.... Puis, en leur présence, il se livra avec la plus scrupuleuse attention à la visite des appartements et de tous les meubles de l'hôtel. Un pareil incident n'était pas propre à tranquilliser Edouard, et il perdit à l'instant même sa contenance ferme et assurée.

Cette perquisition amena la découverte d'une quantité considérable de jeux de cartes, et surtout de cartes préparées, de dés plombés. On trouva même plusieurs lettres dans lesquelles, tout en avouant des dettes contractées au jeu, envers Edouard, on lui reprochait son indélicatesse, et on le menaçait de le dénoncer devant les tribunaux. Ces preuves étaient incontestables et fou-

droyantes. Les scellésfurent placés sur toutes les portes, le commissaire s'empara des clefs, on déposa le corps de Raoul dans une chambre éloignée des autres; on lui donna un gardien, et deux heures plus tard Edouard, René et Ambroise étaient enfermés séparément en prison.

Passons en revue, pour un instant, les différentes réflexions que leur inspira cette triste et singulière aventure.

Edouard, endurci dans le vice, est déjà revenu de sa première frayeur. Il calcule froidement l'issue de son arrestation. Voici comment il raisonne: « Je serai convaincu » d'avoir tenu une maison de jeu, un tri- » pot, avec René; on nous condamnera à » deux où trois ans de réclusion, et à une » amende assez forte que mon ami paiera » tout seul, bien entendu. Grâce à son ar- » gent que je n'épargnerai pas, j'égaierai » ma captivité autant que possible, et, sorti » de cette vilaine affaire, nous recommen- » cerons, à l'aide des rentes de Dorgemont, un » train de vie peut-être moins lucratif, » mais plus bourgeois et surtout plus sûr. » Une seule chose inquiétait Edouard : Que

contenait ce maudit billet tombé du gilet de Raoul et qui avait paru produire tant d'impression sur l'esprit du commissaire de police!.... C'était une énigme qu'il essayait vainement d'expliquer. « Enfin, répétait-il » souvent à voix basse, ce fou de Chaumette » n'a jamais été mon confident, et je ne » redoute pas ses révélations. »

René était bien loin de penser de la même manière. Que d'idées accablantes venaient l'assaillir dans le silence de la prison et des nuits; la vie chrétienne de M. Dorgemont, les exhortations à la vertu qu'il lui avait adressées sur son lit de mort; son dernier soupir consacré à la religion; ses premières années à lui-même passées dans la sagesse et la piété; les déréglements et les crimes auxquels il s'était abandonné plus tard; enfin le glaive des lois prêt à le frapper et lui présageant la sévérité de la justice divine, étaient autant de souvenirs ou de craintes qui le plongeaient dans un désespoir affreux. C'est ainsi, que séparé d'Edouard dont les sophismes entretenaient l'endurcissement de son cœur, il était livré sans défense aux reproches terribles de sa conscience.

Quant à Ambroise, victime de son attachement et de sa fidélité, mais plein de confiance en Dieu, soutien de l'innocence, il tremble seulement pour son jeune maître qu'un scélérat a entraîné dans l'abîme. Peu lui importe que sa tête couverte de cheveux blancs repose sur la pierre humide d'un cachot; peu lui importe que de fausses apparences l'appellent devant un tribunal austère, sa conduite est sans tache, la vérité le justifiera, mais il pleure sur René que l'infamie du vice flétrira sans pitié. Le jour et la nuit, prosterné devant l'image de Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'il porte sans cesse sur sa poitrine, il invoque le Sauveur, et le supplie de placer dans le cœur du jeune homme la grâce du repentir et le désir du salut.

Ce ne fut qu'après trois semaines de captivité provisoire, que les trois inculpés parurent devant leurs juges. Le Procureur du Roi, dans une accusation foudroyante, établit leur culpabilité, démontra que les perfides insinuations de René, surtout celles d'Edouard, avaient contraint en quelque sorte Raoul de Chaumette à risquer au jeu

des sommes considérables qui ne lui appartenaient pas, et qu'ils devaient en être responsables, ainsi que de son suicide. Pour preuves de ses assertions, il donna lecture de la fameuse lettre trouvée sur le cadavre du jeune homme, elle était ainsi conçue.

« N'ayant plus d'espoir dans la miséri-
» corde divine, déterminé à finir une vie
» que j'ai souillée par mes crimes, je trace
» à la hâte ma confession, afin qu'elle serve
» de leçon aux insensés qui voudraient
» m'imiter. »

» Privé de mes parents dès le berceau, je
» fus élevé par un respectable ecclésiastique
» dans la crainte de Dieu et des lois. Pen-
» dant plusieurs années on me cita comme
» un modèle de piété. Ma bonne conduite
» me valut l'estime et la protection d'un des
» premiers banquiers de la Capitale. Tout
» à coup l'amour des richesses empoisonna
» mon cœur : je voulus à tout prix devenir
» riche. La loterie m'offrit ses prétendus
» trésors. J'oubliai les instructions reli-
» gieuses qu'on m'avait inculquées, et j'o-
» sai défier le hasard, j'en fus bientôt puni.
» Je perdis non-seulement les honoraires

» que m'accordait mon bienfaiteur, mais
» encore plusieurs sommes assez considé-
» rables que je lui dérobai. Cependant les
» remords m'alarmaient, je résolus de cé-
» der aux inspirations de mon repentir. Je
» me corrigeai, pour un temps du moins,
» et je rapportai l'argent soustrait, dans la
» caisse de M. S.****, banquier. Heureux si
» j'avais persévéré dans ce retour sur moi-
» même, mais je me liai avec Edouard F.***,
» avec son ami René Dorgemont. Le premier
» surtout, homme pervers, infâme, cheva-
» lier d'industrie qui a perdu le trop faible
» René, et causera infailliblement sa ruine
» complète ; Edouard réveilla mon ambition
» mal éteinte: il me fit joueur. Comme j'é-
» tais dépourvu d'argent, il me persuada
» de voler mon bienfaiteur, et je perdis
» successivement différentes sommes dont
» le total s'éleva à dix mille francs!... »

» De si cruels revers, juste punition de
» mes fautes, me désespérèrent. Malheureu-
» sement, au lieu de me jeter dans le sein de
» la providence, je murmurai contre elle,
» et je formai de sinistres projets. J'allais les
» exécuter, lorsqu'Edouard, qui s'attachait

» sans cesse à moi comme le génie du mal,
» me persuada de tenter une dernière fois
» ce qu'il appelait la fortune. — « *Emprun-
» tez encore*, *m'écrivit-il*, *deux ou trois mille
» francs à votre caissier*, *et je vous mettrai de
» moitié avec de bons joueurs qui tripleront la
» somme que vous apporterez.* » Ma tête s'é-
» gara; le crime fut consommé, et le résul-
» tat sera un suicide!... Edouard, je te mau-
» dis; c'est toi qui m'a conduit par la main
» jusqu'aux portes de l'enfer. Tu auras, de-
» vant Dieu à répondre de mon âme!.. Et
» toi, René, contemple mes restes inanimés.
» Si tu ne trouves pas la force de secouer
» le joug de ton perfide ami, tremble pour
» toi-même. Vous, digne Ambroise, adieu!
» Plût au ciel que tous les cœurs fussent
» aussi purs que le vôtre est vertueux!..

» Raoul de Chaumette. »

CHAPITRE XIV.

Défense d'Edouard. — Il est condamné avec René. — Innocence d'Ambroise. — Edouard prépare de nouveaux piéges.

Pendant l'exposé rapide des erreurs de Raoul, la révélation de l'odieuse conduite de son corrupteur, l'imprécation lancée contre lui, Edouard étouffait de rage: son caractère vil était à découvert. Il était démasqué en présence de ceux qu'il avait le plus grand intérêt à tromper; en présence d'une assemblée nombreuse qui allait être l'inévitable écho de l'indignation qu'elle éprouvait. « Messieurs, s'écria-t-il effrontément, quand on lui eût accordé la parole pour sa défense; défiez-vous, je vous en conjure, de l'impression fâcheuse et injuste tout à la fois, que cette infâme diatribe pourrait produire sur votre esprit.

» Je vais vous révéler la vérité, et vous in-
» struire des raisons qui ont suggéré à Raoul,
» en face même de la mort, la détestable
» idée de me faire croire associé à ses cri-
» mes ! »

» Raoul, ainsi qu'il l'avoue lui-même,
» dévoré d'ambition, tourmenté par le désir
» de devenir riche, voulant courir tour à
» tour les chances de la loterie et du jeu,
» abusa plusieurs fois de la confiance de M.
» S.****, son bienfaiteur, et enleva de sa
» caisse, à son insçu, des sommes d'argent
» considérables. Sur ces entrefaites, un jeune
» homme me le présenta, me priant de le
» recevoir dans les réunions d'amis qui
» avaient lieu trois fois par semaine à l'hô-
» tel. René et moi, nous le voyons depuis
» cinq ou six mois environ, lorsqu'un jour
» il me demanda un entretien particulier.
» Après quelques phrases insignifiantes, il
» osa me proposer de l'aider à enlever la
» caisse de M. S.****. Transporté d'indigna-
» tion, je l'accablai de reproches, je lui or-
» donnai de sortir et de ne jamais remettre
» les pieds dans l'hôtel. Il m'obéit en effet,
» en murmurant ces paroles dont je me sou-
« viens parfaitement : Tôt ou tard je me

» vengerai cruellement de l'affront que vous
» me faites aujourdhui. »

» J'avais oublié en quelque sorte cette
» scène, quand un soir, me promenant aux
» Tuileries, il m'accosta en feignant le plus
» vif repentir, et sollicita son pardon et mon
» amitié. J'eus pitié de lui, et la paix fût
» conclue.

» Raoul, admis de nouveau dans notre so-
» ciété, affecta de jouer très-peu, mais bien-
» tôt il s'abandonna ouvertement à ses an-
» ciennes habitudes, et risqua des sommes
» énormes par rapport aux appointements
» que lui accordait M. S.****. J'essayai inu-
» tilement de le dégoûter du jeu ; enfin, le
» 15 Juin 1818, effrayé d'avoir vu dispa-
» raître trois mille francs qu'il avait appor-
» tés, je l'avertis que j'en préviendrais M.
» S.****. A peine avais-je prononcé cette me-
» nace, qu'il se leva furieux, et revint une
» heure après, armé d'un pistolet avec le-
» quel il se brisa la tête au milieu de quinze
» jeunes gens qui passaient la soirée à l'hôtel
» Dorgemont. Voici le récit exact et sincère
» des rapports qui ont existé entre Raoul de
» Chaumette et moi. Vous expliquerez ac-
» tuellement sans peine, messieurs les juges,

» la trame ourdie contre moi par Raoul, sa
» lettre est l'œuvre de la calomnie et de la
» vengeance. Non content de se détruire lâ-
» chement, il a tenté de noircir ma réputa-
» tion et de me ravir l'honneur ! »

Ainsi s'exprima Edouard, avec le feu de la colère et de l'irréflexion.

Les juges reconnurent de suite l'absurdité de cette fable, et il leur fut facile de confondre l'imposteur. Enfin les aveux de René, la confession d'Ambroise, achevèrent de prouver que la lettre de Raoul était l'expression de la vérité. Edouard et René, convaincus d'escroquerie, furent condamnés à trois ans de réclusion, et à la restitution des treize mille francs qui avaient été dérobés à M. S.****. On acquitta le vieux serviteur, dont on admira la patience et l'attachement, et ce scandaleux procès fut fini.

René donna une procuration générale à Ambroise, et le chargea de rétablir l'ordre dans ses affaires. Ce dernier trouva la fortune de son maître extraordinairement diminuée. Toutes les dettes payées, il lui restait à peine sept ou huit mille livres de rentes. L'hôtel fut vendu ainsi que les che-

vaux, les voitures, et les domestiques reçurent leur congé.

René, peu intéressé, apprit sans beaucoup de regrets, l'énorme diminution de ses revenus; mais la certitude d'avoir terni sa réputation le rendit inconsolable. Il se rappelait parfois en frémissant ces paroles du Président. — « Accusé René, votre première
» jeunesse fut toute à la vertu; aujourd'hui
» de perfides conseils vous ont amené sur le
» banc des criminels; dans quelques mois,
» si vous n'y prenez garde, Edouard, ou
» des hommes comme lui, vous conduiront
» à l'échafaud. » Cependant, le croirait-on, le jeune Dorgemont excusait encore le pervers Edouard. Il attribuait ses manœuvres coupables à la légèreté de son caractère. Convaincu que c'était seulement depuis qu'ils s'étaient liés ensemble que son ami avait donné dans le travers, il s'aveuglait jusqu'au point d'espérer qu'il éveillerait son repentir.

Incensé, qui n'avait pas la force, le courage de fuir le précipice vers lequel on l'entraînait, et qui voulait en sauver un cent fois plus coupable que lui!

Edouard, incapable de supposer à sa victime des idées aussi simples et aussi généreuses, et fort inquiet du parti qu'elle prendrait à son sujet, se hâta de lui écrire en ces termes :

« Mon cher et malheureux ami, vous de-
» vez maudire le jour où vous m'avez con-
» nu, moi qui fais couler vos larmes, et
» qui vous ai plongé dans l'ignominie. Hé-
» las, je le sais, je mérite votre colère,
» vôtre haine !.. mon inexpérience a associé
» la vôtre à de viles, à de fausses spécula-
» tions d'intérêt. J'ai diminué votre fortune,
» et je suis cause du déshonneur qui pèse
» sur votre tête ! Une barrière insurmon-
» table se trouve donc entre nous. Je ne
» regrette pas les richesses que vous parta-
» giez avec moi, mais je pleure la perte que
» j'ai faite, peut-être, de votre amitié.... Au
» nom du ciel, plaignez-moi !... L'exaltation
» de mon esprit est la seule cause de tous
» nos maux. René, je vous étais et je vous
» suis entièrement dévoué. Quel que soit le
» parti que vous preniez à mon égard, je
» me rappellerai avec attendrissement les
» liens qui nous ont unis. »

Le fourbe Edouard atteignit facilement le but qu'il s'était proposé. Sa lettre astucieuse attendrit singulièrement le trop confiant René, et le confirma tout à fait dans le dessein qu'il avait conçu d'être utile à son ami jusqu'à la fin. Voici sa réponse : « Mon cher
» Edouard, je commence avant tout par
» vous assurer que loin de vouloir vous re-
» tirer mon amitié, je suis décidé à vous la
» conserver tant que vous y attacherez du
» prix..... N'imputez pas à vous seul,
» Edouard, les malheurs qui nous frappent
» en ce moment, et croyez-le bien, si vous
» en avez été une cause plus active que moi,
» c'est que l'insouciance de mon caractère,
» plutôt que la sagesse de ma raison, m'a
» fait rester en arrière. Tous deux nous
» sommes coupables; on nous a infligé le
» même châtiment ; tous deux aussi, je l'es-
» père, nous saurons renaître à l'honneur, à
» la vertu.... Oh! Edouard, que notre tâche
» sera grande à remplir!.... nous y travaille-
» rons avec courage !!.. Soyez sans inquié-
» tude pour ma fortune; Ambroise m'a dit
» qu'il me restait sept ou huit mille francs
» de rentes, nous les partagerons comme
» deux frères, en attendant que nous puis-

» sions nous réunir et agir comme par le pas-
» sé ; votre bien sincère ami, René. »

— Oh ! bravo, mille fois bravo ! s'écria Edouard en embrassant ces lignes qui lui rendaient la vie en quelque sorte, bravo, je suis sauvé ! Peu m'importe, à présent, ce que le monde débitera sur mon compte. J'aurai dix ou douze mille francs à dépenser pour me consoler des ennuis de mes trois ans de captivité, puis à ma sortie de prison je me dirai converti ; je prêcherai, s'il est nécessaire, la morale à tous ceux qui consentiront à m'écouter, jusqu'au moment favorable pour vaincre les bonnes résolutions de René et le ramener à nos vieilles habitudes, ainsi que je l'ai déjà fait.

Si Edouard se félicita de la bonhomie de René, il n'en fut pas de même d'Ambroise. Ce dernier avait lieu d'espérer que la leçon sévère reçue par son maître lui serait profitable, et lui ouvrirait les yeux sur la scélératesse de cet infâme intrigant. Il évitait même de prononcer son nom devant René, craignant de l'humilier en lui rappelant l'auteur de sa honte et de ses malheurs. Quelle fut sa surprise, lorsque le 4.e jour il lui recommanda de lui fournir tout l'argent dont

il aurait besoin. Cet ordre attéra le vieillard : quelques instants il demeura sans voix ; enfin il tomba aux genoux du fils de M. Dorgemont, en lui disant les larmes aux yeux : Se pourrait-il, mon cher maître, que vous prissiez encore pitié du monstre qui vous a couvert d'ignominie !!.. Je vous en supplie, au nom de votre père dont vous chérissez et respectez la mémoire, au nom du ciel dont vous implorez aujourd'hui le pardon, rompez pour toujours avec l'odieux Edouard, ou attendez-vous à tout le mépris des hommes et à la vengeance divine !.... René, plein d'émotion, mais non persuadé, releva Ambroise, le serra dans ses bras, et lui répliqua : Mon bon Ambroise, je vous sais gré de vos excellentes intentions. Ma conduite passée doit, j'en conviens, vous inspirer de vives inquiétudes pour l'avenir : mais tranquillisez-vous, Dieu m'accordera la force qui m'a manqué jusqu'ici pour revenir dans ses saintes voies trop longtemps oubliées.

Quant à Edouard, si, malgré mon exemple, mes prières, il méconnaissait plus tard la main de Dieu qui a nous frappés, si plus tard il ne consentait pas à faire pénitence et

à réparer avec moi le scandale que nous avons causé, alors je me séparerais de lui pour toujours. Jusque-là, je serai son appui, son ami, ma bourse lui sera ouverte; je l'ai promis, je le dois, je le veux.

Le vieux serviteur inclina sa tête blanchie par les années, et se retira désespéré.

CHAPITRE XV.

René et Edouard sortent de prison. — Conversion. — Hypocrisie. — Dernière perfidie.

La captivité de René et d'Edouard n'offre aucune circonstance bien intéressante. Pendant les trois ans qu'elle dura, les deux jeunes gens continuèrent de s'écrire, s'engageant mutuellement à profiter de leur éloignement du monde pour commencer l'importante réforme qu'ils devaient apporter dans leur conduite. René était sincère, mais

Edouard s'exprimait comme un hypocrite qui sait bien jouer son rôle. En effet, celui-ci, incapable de nourrir des sentiments chrétiens, employait son temps à lire de mauvais livres, et à composer des libelles contre la religion, tandis que celui-là, l'âme brisée de douleur, consacrait à la prière une grande partie du jour.

Enfin, les trois ans étant expirés, on leur rendit la liberté. Edouard en revoyant René affecta la joie la plus vive. Il se précipita dans ses bras, et lui promit d'exécuter avec la plus grande exactitude les devoirs religieux les plus sévères qu'ils allaient s'imposer. Puis, poussant plus loin la dissimulation, il tendit la main à Ambroise qui regardait impatiemment cette scène, le conjura d'oublier le passé, l'assurant qu'il allait le forcer de lui accorder son estime et sa confiance.

— Dieu le veuille! répondit froidement le vieillard, et il lui tourna le dos.

Ils se retirèrent tous trois avec un domestiquedans une jolie petite maison située sur le boulevart Mont-Parnasse. René consulta le vénérable ecclésiastique qu'il avait choisi pour son confesseur, pendant l'accom-

plissement de sa condamnation, et dressa un plan de conduite aussi simple que conforme à la dignité d'un chrétien ; il fut aussitôt mis à exécution.

Les malheureux dont René prenait soin, apprirent promptement son retour, et vinrent en corps lui exprimer leur reconnaissance et la joie qu'ils éprouvaient de le revoir. Il fut très-sensible à cette preuve d'attachement, et, heureux de saisir cette occasion de s'humilier, il leur dit en baissant les yeux : — « Mes amis, égaré par des passions condamnables, j'avais oublié mes devoirs, offensé Dieu et les hommes.... Aujourd'hui, la justice des hommes est satisfaite, mais il me reste à apaiser le courroux du ciel.... J'ai pensé que vous m'aideriez à fléchir le Seigneur, que vous l'imploreriez pour moi..... Il aime les pauvres..... Je me recommande donc à vos prières !....

Ces bonnes gens quittèrent la maison, émus jusqu'aux larmes, et coururent tous ensemble s'agenouiller dans le temple le plus voisin, pour appeler la miséricorde divine sur leur bienfaiteur.

Quelques mauvais sujets, habitués du fastueux hôtel Dorgemont, visitèrent aussi

René, espérant le décider à reprendre son ancien train de vie. Il les accueillit avec douceur et bonté, mais le discours suivant qu'il leur adressa, leur ôta l'envie de revenir le tourmenter. — « Messieurs, je vous
» sais gré du bon souvenir qui vous a ramené
» chez moi. Vous me donnez un témoignage
» d'indulgence et d'attachement qui m'est
» d'autant plus cher que, condamné, comme
» vous le savez, à trois ans de prison pour
» fautes gravement répréhensibles, je devais
» craindre d'avoir perdu votre amitié. Ma
» fortune, réduite à fort peu de chose par
» mon inconduite, m'impose la plus grande
» économie. Je n'aurai donc plus de fêtes,
» plus de repas somptueux à vous offrir,
» mais en récompense, je vous propose de
» vous associer aux bonnes œuvres qui se-
» ront désormais l'objet de toutes mes solli-
» citudes. » Ces paroles, la lecture du réglement adopté pour la maison du jeune Dorgemont, engagèrent les visiteurs mystifiés à renoncer à toute tentative, et ils disparurent pour toujours.

Cinq mois s'étaient à peine écoulés, déjà Edouard ne pouvait plus résister à l'ennui qui le dévorait. Ambroise s'en apercevait et

prévoyait bien qu'il succomberait tôt ou tard à une si rude épreuve. En vain le malheureux cherchait-il à refroidir adroitement René dans la pratique de ses devoirs de piété, il le trouvait ferme, invariable dans l'exécution de ses projets de conversion. Ces difficultés l'irritaient et le désespéraient ; il ne savait plus comment s'y prendre.... Enfin, un jour, il se décida à porter un coup décisif. On jouait au théâtre de la porte Saint-Martin une pièce nouvelle qui attirait tout Paris, un de ces drames monstrueux et à la mode, qui donnent des convulsions plutôt que du plaisir : il engagea René à aller à cette représentation.

— Vous n'y pensez pas, lui répondit celui-ci, lisez notre réglement.

— Une fois n'est pas coutume

— Edouard, vous m'affligez.... toutefois, si vous voulez assister au spectacle, vous en êtes le maître.

— Je resterai, si vous n'êtes pas de la partie.

— Qu'osez-vous me proposer, imprudent! Moi, je m'exposerais encore à perdre la grâce de Dieu pour retomber ensuite dans les excès qui m'ont déshonoré !!.. Non, non ,

Edouard, jamais... Vous, si vous êtes si disposé à sacrifier vos devoirs religieux à vos plaisirs, songez que vous redeviendrez ce que nous avons été, et que le châtiment des hommes vous atteindra de nouveau!...

Edouard, mécontent de son essai, et peu touché de cette remontrance, se leva tout à coup, et sortit en haussant les épaules. René fut singulièrement affecté d'une semblable détermination. Mille pensées tristes l'assaillirent à la fois. — C'en est fait, s'écria-t-il soudain avec douleur, ce jeune homme ne doit plus vivre avec moi. Les impressions les plus fortes s'effacent trop facilement de son esprit. Hier, plongé dans un cachot, aujourd'hui lancé au milieu des plaisirs; il n'est point de leçon durable pour lui, et la légèreté de son caractère sympathise mal avec la sévérité des principes d'un serviteur de Jésus-Christ. Cette nuit même, à son retour, je lui donnerai en toute propriété la moitié du reste de ma fortune, il la dépensera seul, à sa manière, où il voudra, mais loin de moi.

En effet, à minuit Édouard frappa, René alla lui ouvrir la porte. — Mon ami, dit-il à Edouard, stupéfait de son apparition à cette heure, vous trouverez sur la table de votre

chambre, un porte-feuille qui contient 80,000 francs en billets de banque; acceptez-les comme un gage de mon attachement. Vous avez pressenti, sans doute, qu'une séparation devait avoir lieu entre nous. Mes nouvelles habitudes, auxquelles vous ne pouvez vous accoutumer, vous gênent et vous captivent.... Soyez heureux, Edouard, et vivez à votre manière; je le désire de tout mon cœur; et René pressa la main de son lâche ami, puis le quitta avant même qu'il eût le temps de revenir de sa surprise, et de lui adresser un seul mot de réponse.

Edouard, à peine retiré dans sa chambre, examina soigneusement le cadeau de René: avec cela je ne mourrai pas de faim, murmura-t-il, en souriant après quelques minutes de réflexion, mais je veux meilleure part!.... C'en est fait, mon cher Dorgemont, tu exiges que je te quitte, je t'obéirai.... aussi bien l'ennui d'un plus long séjour ici me tuerait....; je te cède la victoire, tu as résisté à toutes les attaques; tu tiens à rester l'homme vertueux par excellence; que ta volonté s'accomplisse; seulement, comme la pauvreté convient essentiellement au disciple de Jésus, je m'arrangerai de façon à ce que ta

bourse soit légère comme celle d'un pélerin.

Plein de cette idée et du complot qu'il tramait intérieurement, il passa la nuit sans dormir, et dès la pointe du jour il se rendit chez René : — Homme trop généreux, dit-il avec hypocrisie, vous me voyez au désespoir de la scène qui s'est passée entre nous hier au soir. Je reconnais toute l'inconvenance de mon procédé, toute la faiblesse de mes bonnes résolutions... Reprenez ces billets, ces nouveaux bienfaits qui me confondent : veuillez m'assurer que vous me pardonnez mes torts envers vous, et je pars à l'instant même cacher dans la retraite mon ingratitude et ma honte.... René le pressa affectueusement contre son cœur. — Ne parlons plus de ce nuage que vos regrets dissipent, lui répondit-il.... Ah! restons toujours unis, c'est mon vœu le plus cher! — Que de bontés reprit Edouard, avec une feinte sensibilité...... Eh bien! René, puisque mon salut et le vôtre sont votre unique ambition, consentez à fuir la capitale, où je suis à chaque pas sollicité par des tentations de tous les genres. Rassemblez votre fortune, et cachons-nous dans quelque solitude, afin de n'être occupé que du soin de plaire à Dieu!.... — Bien volontiers,

Edouard, votre proposition m'enchante, plusieurs fois j'ai eu cette pensée ; avant trois mois nous habiterons une jolie maison de campagne, puisque cette espèce d'exil ne vous effraie pas....

Dès le lendemain, le trop confiant Dorgemont mit en vente toutes les prõpriétés qui lui restaient à Paris ; le quarantième jour qui suivit cette conversation, toute sa fortune était en papier et en or, dans son secrétaire. Le soir de ce même jour il s'absenta une heure environ pour terminer quelques affaires, pendant qu'Ambroise, de son côté, allait retenir pour le lendemain trois places à la diligence.... Quand ils rentrèrent tous deux, Edouard avait disparu, et avec lui les 160,000 francs qui composaient les débris du brillant héritage laissé par feu M. Dorgemont à son fils René.

CHAPITRE XVI.

René secrétaire.—Il rend un important service à M. N.***
— Bonheur inespéré.

— Oh! mon maître, je vous l'avais bien dit...., fut l'exclamation qui échappa à Ambroise en s'apercevant du crime commis par Edouard. — C'est vrai, répondit René, plutôt ému d'indignation que du regret d'avoir perdu son or; le malheureux! me tromper ainsi, moi qui l'aimais comme un frère! Comment aurais-je pu supposer tant de scélératesse dans l'âme d'un de mes semblables!.... Ambroise, poursuivit-il, je suis ruiné, mais avec l'éducation que j'ai reçue, je trouverai facilement une place.... Ce qui m'afflige le plus, c'est de ne pouvoir récompenser convenablement tous les bons services que vous avez rendus à mon père et à moi. Cependant, j'ai conservé plusieurs bijoux

d'une grande valeur, qui ont appartenu à ma mère, et dont je n'avais jamais parlé à Edouard : malgré le regret que doit me causer ce sacrifice, l'instant est arrivé de les vendre, nous en partagerons le prix, et vous retournerez à Marseille finir vos jours au sein de votre famille. — Voudriez-vous donc me faire mourir de douleur en m'éloignant de vous, M. René, répliqua vivement Ambroise.... Je vous en supplie; laissez-moi vous consacrer le peu de temps qui me reste encore à vivre.... Quant au cadeau que vous me destinez, permettez-moi de le refuser absolument : grâce aux gages considérables que je devais à la générosité de votre père, et à la vôtre, j'ai pu économiser quelqu'argent, et je possède aujourd'hui quatre cents francs de rente.

René essuya une larme, combattit fortement la résolution d'Ambroise; enfin vaincu, il pressa la main du vieillard sur son cœur, le nomma son ami, son seul ami, et lui promit de ne plus lui parler de séparation. Le fidèle serviteur, tranquille sur ce point, courut avertir le commissaire de police du vol dont son maître venait d'être victime. Il lui donna le signalement d'Edouard, et

le détail des valeurs dérobées par lui. On commença à l'instant même les recherches les plus actives.

D'un autre côté le jeune Dorgemont, résigné à la sévère punition que Dieu lui infligeait, avisa aux moyens qu'il emploierait pour exister. La vente de ses bijoux lui produisit vingt-deux mille francs. Il les plaça de suite chez un notaire, et les intérêts lui offrirent la possibilité de faire face aux premiers besoins de la vie. René avait étudié le droit avec succès pendant dix-huit mois; il résolut de se livrer à des travaux relatifs à cette science. Il se rendit chez un intime ami de son père, président fort riche d'un tribunal de Paris, celui-là même qui l'avait réprimandé à l'occasion de sa participation au duel d'Edouard. Il lui raconta franchement son histoire entière, et obtint sans peine de remplacer dans la maison un secrétaire qui se disposait à la quitter. Les nouvelles fonctions du jeune Dorgemont consistaient à examiner et à préparer les affaires dont devait être saisi le président, et à entretenir sa correspondance. Il avait quinze cents francs d'appointements, et travaillait pendant six heures par jour, c'est-à-dire depuis le déjeûner

jusqu'au dîner. René, certain de recevoir chaque année deux mille six cents francs, n'eut plus d'inquiétude pour l'avenir. Il loua deux chambres pour Ambroise et pour lui, et une économie bien entendue le mit à même de vivre honorablement, et de répandre des aumônes.

Le jeune Dorgemont ne tarda pas à acquérir toute la confiance du président. Ce magistrat, frappé de la justesse et de la droiture de son esprit, l'associait à tous ses travaux, et le consultait dans les affaires les plus compliquées; enfin il lui était devenu indispensable. Jamais, peut-être, René n'avait été aussi heureux et aussi tranquille. Cette fois sa joie était sans mélange, sans arrière-pensée. Fidèle à remplir ses devoirs religieux, et les engagements qu'il avait contractés avec l'homme estimable qui lui avait tendu les bras, ses jours s'écoulaient heureux, ainsi que le sont ceux du véritable chrétien. Pour Ambroise, il était au comble de la félicité, et ce changement inespéré, qu'il attribuait avec raison à la protection de la Vierge Marie, rendait encore plus grande, s'il était possible, sa dévotion envers la mère du Sauveur.

Sur ces entrefaites, il arriva que M. N.*** eut un procès à soutenir contre un étranger qui venait de lui soustraire une partie considérable d'une riche succession. L'affaire était des plus épineuses, et la vérité paraissait extrêmement difficile à bien reconnaître. Le président, homme sage et intègre, s'était cependant laissé prévenir en faveur de l'adversaire de M. N.***. Toutefois, il chargea René dont il ignorait l'ancienne liaison avec ce dernier, d'examiner scrupuleusement les pièces du procès, et de lui dire ensuite son avis.

Je dois avertir le lecteur que René, honteux de ses désordres, avait cessé bien longtemps avant sa condamnation, de visiter la famille N.***, et que, depuis sa sortie de prison, il n'avait pu se décider à s'y présenter, surtout après la perte de sa fortune, dans la crainte que M. N.*** se crût obligé de lui rendre les trente mille francs dont il avait doté sa fille.

Persuadé de la bonté de la cause du père d'Héloïse, dont il connaissait la sévérité de principes, le jeune homme déploya le plus grand zèle pour pouvoir le faire triompher. Enfin, après de minutieuses et opiniâtres recherches, il fut assez heureux pour aider

le président à se convaincre de la fourberie de l'intrigant qui avait dérobé à M. N.*** un bien qui lui appartenait légitimement. Ces premières indications si précieuses amenèrent de nouvelles découvertes, puis enfin des preuves positives qui ne laissèrent aucun doute sur le bon droit de M. N.***, auquel son adversaire fut contraint de restituer des sommes considérables.

Monsieur N.***, devenu puissamment riche par le gain de son procès, vint remercier le président qui, loyal et sans détour, lui dit : — Vous aviez contre vous de terribles apparences, et à vous parler franchement, je vous croyais d'abord peu fondé dans vos demandes ; bien plus, sans mon secrétaire, qui a pris vos intérêts comme le fils le plus dévoué, vos droits seraient peut-être encore méconnus. — Permettez-moi, M., que je lui offre de vive voix l'expression de ma reconnaissance. — Vous blesseriez sa modestie. — Daignez alors le prier d'accepter ces billets de banque. — Il ne les recevra pas ; victime de grands malheurs, il a l'âme grande et désintéressée. — De grâce, apprenez-moi du moins le nom de ce généreux étranger. — Il est de Marseille et s'appelle René Dorge-

mont. — René Dorgemont.... Ciel, c'est lui ! — Vous connaissez ce jeune homme? — Oh! bien particulièrement, et M. N.*** raconta au magistrat l'intimité qui avait existé entre feu M. Dorgemont et lui et la conduite noble de René à son égard. — J'ai été aussi moi, l'ami de M. Dorgemont, et je suis heureux d'apprendre ces détails qui me prouvent que, malgré les fautes d'une jeunesse égarée par de perfides conseils, il a hérité de l'excellent cœur de son père. Après quelques explications échangées de part et d'autre, M. N*** s'informa de la demeure de René et prit congé du président.

Ce dernier, déjà bien disposé en faveur de son secrétaire, et déterminé par cette conversation, forma le projet de lui procurer tous les moyens de se créer un état honorable dans le monde. Dès le soir même il s'enferma avec lui, et lui parla en ces termes : — Mon ami, les liens d'estime et d'attachement qui nous unirent, votre père et moi, m'autorisent à vous traiter comme mon propre fils. A partir de demain vous viendrez avec votre fidèle Ambroise habiter mon hôtel. Vous toucherez, tous les ans, deux mille francs que vous dépenserez comme

bon vous semblera. Vous continuerez vos cours de droit; puis, lorsque vous serez reçu avocat, je vous chercherai une épouse vertueuse, et vous passerez vos jours heureux et en paix.

René se précipita dans les bras du président, et resta quelques minutes sans répondre; enfin, les larmes aux yeux, il voulut refuser ses avantages, mais il fut contraint de céder à la volonté énergiquement exprimée de son bienfaiteur, qui l'envoya de suite régler ses affaires, et tout préparer pour son changement de demeure.

Il était cinq heures du matin; René et Ambroise, que la joie avaient tenus éveillés toute la nuit, travaillaient gaiement à faire leurs paquets, quand le portier vint les avertir qu'un étranger demandait à parler à M. Dorgemont, et au même instant M. N.*** entra. — Je vous retrouve enfin, bon jeune homme, s'écria-t-il; déjà vous m'aviez arraché à la misère, et je vous dois aujourd'hui le succès d'un procès qui m'assure une fortune considérable !....

Ici commencèrent les épanchements les plus affectueux; enfin M. N.*** présenta à René un contrat de soixante mille francs

qu'il le conjura d'accepter. — Vous vous rappelez, lui dit-il, les trente mille francs que vous m'avez prêtés; ne me refusez pas la satisfaction de vous imiter, aujourd'hui que nos positions sont entièrement changées. Le jeune homme pour toute réponse apprit à M. N.*** ce qui s'était passé la veille entre le président et lui, et ne se laissa point gagner par ses instances; seulement il lui promit sur l'honneur qu'il puiserait dans sa bourse, si jamais de nouveaux revers l'accablaient. Il fallut céder, pour l'instant du moins, et le père d'Héloïse, chagrin d'avoir été prévenu par un tiers, se retira en rêvant aux moyens qu'il emploierait pour contraindre René à user de ses bienfaits.



CHAPITRE XVII.

Visite à la famille N***.—Découverte singulière.— René admire les vertus d'Héloïse.

René fut installé par son protecteur lui-même dans les appartements qui lui étaient destinés, et les domestiques reçurent l'ordre de le regarder comme un second maître. Il trouva dans un cabinet de travail les ouvrages des auteurs les plus estimés en jurisprudence : enfin les attentions les plus délicates lui furent prodiguées. Ambroise n'eut également qu'à se féliciter de l'accueil qu'on lui fit, et il devint en peu de temps l'homme de confiance du respectable magistrat.

Le jeune Marseillais, fortifié par la grâce de Dieu et livré tout entier à l'étude, étonna bientôt l'école de droit par ses rapides progrès. Dans les examens il obtenait les

plus éclatants succès, et le protégé du président était cité par tous les professeurs et par tous les élèves comme un prodige.

René, surmontant les sentiments de honte que lui inspirait le souvenir du passé, avait été visiter la famille N.***. Elle était alors riche et entourée de toute la considération que donnent les plus hautes vertus, et une belle fortune, consacrée en grande partie au soulagement des malheureux.En effet, monsieur et mesdames N*** avaient établi dans leur hôtel, vaste et commode, des ateliers de tous genres, afin d'employer les femmes ou les enfants trop faibles ou trop jeunes encore pour trouver une occupation lucrative. Ils étaient nourris dans la maison même, et recevaient pour salaire, la matière prélevée, le prix de la vente des ouvrages qu'ils avaient faits. Un prêtre recommandable par son zèle évangélique, et qui coopérait à cette bonne œuvre, assistait souvent à leurs exercices, et les instruisait soir et matin. Jamais l'ordre admirable de cette réunion, composée quelquefois de cinquante ou de soixante personnes, n'était troublée par des querelles. Mesdames N.*** elles-mêmes, avec l'aide d'un maître patient et zélé, apprenaient à lire et

à écrire aux enfants qui annonçaient des dispositions et de la bonne volonté. On eût dit une grande famille soumise, dévouée à son chef, recevant en même temps les mêmes impulsions.

Madame N.***, instruite des aventures de René, se garda bien de lui adresser aucune question; mais, afin de le mettre plus à l'aise, elle l'invita de suite à jeter un coup-d'œil sur son établissement de charité. Héloïse accompagnait sa mère. Arrivés dans la première salle de travail, au moment où Dorgemont écoutait avec soin les détails qu'on lui donnait sur les habitudes de cette maison d'asile, une jeune fille, qui raccommodait de la dentelle près de là, jeta un cri tout à coup, et perdit connaissance. Les assistants étonnés s'empressèrent de lui porter secours. Revenue de son évanouissement, Bathilde, ainsi s'appelait-elle, se pencha à l'oreille de Madame N.*** et lui parla d'un air suppliant. Cette dernière l'emmena dans un cabinet voisin, après avoir invité René à les suivre. — Monsieur, dit la jeune fille, aussitôt qu'ils furent seuls, et en fondant en larmes, vous voyez devant vous une malheureuse qui a aidé à tromper votre confiance, et à perdre

un honnête homme! — Soyez sans crainte et expliquez-vous, mademoiselle, répondit Dorgemont surpris, et qui ne comprenait rien à cet exorde. Alors l'ouvrière lui rappela la visite qu'Edouard lui avait fait faire à une pauvre famille menacée de voir vendre ses meubles pour dettes, et lui raconta comment cette scène avait été concertée d'avance, afin de justifier l'infâme Edouard qui, le soir, avait entendu l'accusation portée contre lui par Ambroise. — Dans la nuit même, ajouta Bathilde, les gens sans mœurs qui habitaient la maison, installèrent mon père et ma mère, hélas trop coupables, avec leurs enfants, dans la mansarde où vous nous avez trouvés, et d'où nous sommes sortis de suite après votre départ : on nous avait exercés à jouer convenablement les rôles qui nous étaient assignés, et voilà comment nous vous avons convaincus de l'innocence d'Edouard, et de la prétendue calomnie d'Ambroise.... Pardon, oh! pardon, M., de ma criminelle conduite.

René enfin éclairé par la dernière scélératesse d'Edouard, avait bien pensé depuis sa disparition qu'il avait été sa dupe en maintes circonstances ; mais pour la première fois

le hasard lui en offrait une preuve positive. Votre aveu plein de sincérité, répondit Dorgement, et le repentir que vous montrez aujourd'hui, Mademoiselle, font l'éloge de votre cœur. D'ailleurs, vous étiez fort jeune à l'époque dont vous me parlez, et vous avez obéi à des ordres impérieux, et non à votre propre impulsion. Si la certitude que j'ai oublié votre faute peut vous rendre heureuse, recevez-la donc, et apprenez en même temps qu'Ambroise est resté l'homme de mon choix, tandis qu'Edouard s'est à mes yeux couvert de honte et d'infamie.

L'expression du contentement se fit remarquer sur la figure de Bathilde, elle embrassa la main de sa protectrice, remercia profondément René, et retourna au milieu de ses compagnes fort intriguées. Pour calmer leur curiosité, Madame N.*** marcha sur ses pas, annonça hautement que la conduite de Bathilde était digne d'éloges, et qu'elle défendait de la questionner au sujet de ce qui venait de se passer.

Quand on fut réuni au salon, M. N*** apprit à René que le père et la mère de Bathilde, morts depuis trois ans, avaient été des gens crapuleux, et qu'ayant remarqué de

bons sentiments chez leur fille aînée, ils l'avaient recueillie pour l'arracher à la misère et peut-être même au crime.

Dorgemont, impatient de rendre compte à son fidèle serviteur de cette découverte, prit congé de la famille N.*** lorsqu'il l'eut mise au courant de l'histoire rapportée plus haut, et qui avait donné lieu à la rencontre singulière dont nous venons d'entretenir nos lecteurs.

Le vieillard n'éprouva point d'étonnement en entendant ce récit; il avait deviné le mot de l'énigme; pourtant il fut joyeux de savoir que la vérité était connue de son maître. — Grand Dieu, s'écria ce dernier, moi qui vous avais soupçonné, honnête Ambroise..., combien ai-je été injuste envers vous! — Les apparences me condamnaient, Monsieur, et bien d'autres m'auraient chassé impitoyablement: n'éveillons plus ces douloureux souvenirs!... Oserais-je vous demander comment vous avez trouvé Mademoiselle Héloïse? — Aussi bien qu'elle promettait de le devenir, mon ami, répliqua René en rougissant un peu; non-seulement elle est grande et douée d'un physique charmant, mais elle possède toutes les excellentes qualités, toutes

les vertus de sa mère. Je l'ai vue avec attendrissement prodiguer mille soins aux malheureux, les consoler, leur inspirer la plus douce morale; c'est un ange, mon cher Ambroise, et je voudrais être son frère!... — Son frère, répéta Ambroise en souriant, et qui vous empêchera de la demander pour compagne à son père? — Oh! je n'obtiendrais pas sa main, je n'ai plus de fortune, aujourd'hui, et M.elle N.**** jouit de 30,000 livres de rentes. — Qu'importe, vous arriverez rapidement à un poste honorable dans la magistrature. — Nous ne pouvons prévoir l'avenir, mais en supposant que Dieu permette que je réussisse plus tard, que suis-je en ce moment? — Un jeune homme de grande espérance; le protégé d'un président célèbre, l'ami de M. N.****. — Ambroise, votre attachement pour moi vous aveugle, je ne dois pas prétendre à épouser Héloïse. — Je suis certain que si jamais elle vous aimait, son père ne la contrarierait pas un instant. — Héloïse consultera ses parents avant de s'abandonner à un penchant aussi sérieux; alors il lui démontreront l'inconvenance d'un tel mariage. — Vous les croyez, monsieur René, bien avides d'argent; et qu'importe un peu plus, un peu

moins de richesses, pourvu que leur fille soit heureuse, pourvu que son époux soit un homme pieux, délicat, laborieux, économe, susceptible d'honorer le nom qu'il porte. — Je puis avoir un rival qui joigne à toutes ces qualités que votre indulgence me prodigue, une fortune considérable, et alors il sera préféré. — Eh bien! moi, mon maître, j'ai plus de confiance que vous dans l'estime qu'on vous porte, et un jour viendra, je l'espère, où mademoiselle Héloïse se nommera madame Dorgemont? — L'arrivée d'un étranger mit fin à cette conversation.

Depuis lors René visita souvent la famille N.****, qui le reçut avec la plus sincère amitié. Il s'attachait de plus en plus, et sans s'en douter, à l'aimable Héloïse qui, de son côté rendait justice à son mérite. Monsieur et madame N.**** s'aperçurent promptement de la force que prenait cette liaison, et comme elle s'accordait parfaitement avec leur manière de voir, ils n'y mirent aucun obstacle; bien plus, ils autorisèrent leur fille à répondre aux attentions délicates dont elle était l'objet.

Cependant les cours de René étaient terminés. Il fut reçu successivement licencié en

droit, puis docteur, après les épreuves les plus brillantes. Il prêta serment en qualité d'avocat, et fit bientôt partie du parquet, qui le regardait comme une capacité extraordinaire. Le président était fier de son favori, et il répétait à chaque instant qu'il priait le Seigneur de le laisser vivre jusqu'à ce qu'il l'eût élevé à sa place. Pour Ambroise, il ne manquait pas d'aller entendre son maître toutes les fois qu'il prenait la parole et il revenait émerveillé de son éloquence, de sa facilité, du soin qu'il apportait à rechercher, à établir la vérité : — O sainte Vierge Marie ! disait-il souvent, vous qui l'avez arraché du précipice où il était tombé, daignez lui continuer votre protection, afin qu'il grandisse de plus en plus, et surtout qu'il devienne l'heureux époux de la vertueuse Héloïse.



CHAPITRE XVIII.

Héloïse malade. — Sa résignation.

Dieu qui donne de grandes leçons aux hommes, afin qu'ils n'oublient pas qu'ils sont tous placés sous sa main puissante, et que le bonheur, sur cette terre, ne peut être parfait, voulut affliger René et la famille N.**** dans leurs plus chères affections. Une maladie cruelle, la petite vérole, se déclara dans le quartier de Paris où habitait cette dernière. Les enfants, les grandes personnes, qui n'avaient point été vaccinés, ou qui l'avaient été sans un soin suffisant, furent atteints de ce terrible fléau qui sévissait contre la population avec une intensité effrayante. Bientôt la contagion se répandit parmi la jeunesse employée à l'hôtel. La

famille N.*** inspirée par la charité, transforma les ateliers en salles d'hôpital. Mesdames N.**** s'établirent, avec une sollicitude évangélique, gardes de ces malheureuses victimes dont plusieurs succombèrent en peu de temps. Sur ces entrefaites, Héloïse fut atteinte tout à coup d'une fièvre violente. Comme elle avait passé un grand nombre de nuits, on attribua son indisposition à la fatigue; on était loin de soupçonner qu'elle portât dans son sein le germe de la variole, car on croyait qu'elle avait reçu le bienfait de la vaccine à l'âge de cinq ans. Malheureusement les boutons qui s'étaient développés alors, et qu'on avait négligé de soumettre à l'examen du médecin, n'avaient été que des boutons de fausse vaccine, et l'infortunée jeune personne se trouva en proie à toute la violence de cette hideuse affection....

Qui pourra donner une idée de la douleur, des inquiétudes déchirantes de Monsieur et de Madame N.*** à l'apparition du danger imminent qui menace leur enfant chérie! Qui pourra exprimer les angoisses qu'éprouva René, en voyant la mort si près d'Héloïse! En vain le jeune avocat s'efforce-t-il d'encourager la famille N.****, il est lui-même

inconsolable et les pleurs s'échappant de ses yeux, décèlent les tourments intérieurs qu'il endure. Vingt fois par jour il est à la porte d'Héloïse, interrogeant les femmes qui la soignent ou observant les moindres signes du docteur à qui on l'a confiée. La nuit il vient lui-même s'informer de la marche du mal, et le sommeil fuit ses paupières rouges et enflammées. De tous côtés la désolation est à son comble : les domestiques qui chérissent leur jeune maîtresse, les ouvrières des salles d'asiles qui sacrifieraient tout ce qu'elles ont au monde de plus précieux pour la racheter, retiennent leurs sanglots, et restent immobiles des heures entières, dans l'attente de l'annonce d'une crise heureuse.

Au milieu de l'alarme générale, Héloïse est plus malheureuse de l'affliction des autres que de l'inquiétude qu'elle éprouve pour elle-même. Entièrement résignée à la volonté de Dieu, elle offre ses souffrances à celui qui a subi sur la croix, pour nos fautes, les humiliations des hommes. A chaque instant du jour elle invoque la vierge Marie, se place sous sa protection, et semble ne pas s'apercevoir du danger qu'elle court. Consolez-vous, mon père, ma tendre mère, répète-t-elle

avec douceur et bonté, le Seigneur prendra pitié de vos peines, et me conservera à votre amour!...... Quant à René, sa figure pâle et inquiète, sa poitrine oppressée, sa démarche tantôt lente ou précipitée, excitent vivement la reconnaissance de Mademoiselle N.***, qui ne peut douter de la vivacité des sentiments d'attachement qu'elle a fait naître dans son cœur. — Monsieur, lui dit-elle un soir à voix basse, en présence de sa mère, je vous remercie sincèrement de l'intérêt que vous prenez à ma position, et pour vous prouver combien je suis reconnaissante envers vous, je vous prie de vouloir bien visiter mes pauvres, que je vous confie jusqu'à ma guérison... Qu'ils soient vos enfants comme ils ont été les miens. Vous trouverez dans une boîte à ouvrage, au salon, la liste de leurs noms, de leur demeure, de leurs besoins, de leurs infirmités; mon père versera dans vos mains, les secours qu'il m'accorde pour eux chaque mois, et qu'il m'aide à leur porter. René s'inclina, et, par quelques paroles et un regard expressif, fit comprendre à Héloïse tout le prix qu'il attachait à la mission dont elle le chargeait. Aussitôt il se mit en devoir d'exécuter ses ordres. Il s'agissait d'aller

chez un grand nombre de pauvres honteux, de leur distribuer une somme d'argent suffisante pour payer leur modeste loyer, et le pain dont ils se nourrissaient. Partout il rencontra ou des vieillards respectables, ou des pères de famille entourés de nombreux enfants, qui apprirent avec douleur le danger qui menaçait leur bienfaitrice. — O mon Dieu! s'écriaient-ils tous, conservez-nous notre mère, notre providence, ou appelez-nous à vous, pour nous arracher aux horreurs de la misère qui nous sera infailliblement réservée.... Dorgemont, les yeux baignés de pleurs, leur offrait toutes les consolations que lui suggérait son excellent cœur, et leur promettait un prompt rétablissement auquel il était loin de croire.

O vous! qui cherchez le plaisir au milieu des bals et des grandes réunions du monde; vous qui stimulez votre inutile et insouciante vie par des fêtes brillantes; vous, qui cherchez à effacer les honteux souvenirs d'une existence veuve de bienfaits et de vertus, par des prodigalités de toutes espèces, sacrifiez au soulagement des malheureux, seulement la dixième partie de l'or que vous répandez à pleines mains et sans fruit,

vous vous procurerez le véritable bonheur, celui-là seul qui fait battre le cœur sans jamais exposer à laisser après lui de fâcheux remords!....

Mademoiselle N.**** était à l'époque la plus dangereuse de sa maladie. Le médecin avait annoncé qu'une crise terrible aurait lieu dans la nuit. Tous les habitants de l'hôtel restèrent sur pied. A onze heures, des symptômes effrayants se déclarèrent tout à coup, et à minuit on avait perdu toute espérance.... Aussitôt ce cri: « Elle n'est plus! » retentit dans toute la maison. On entraîne Monsieur et Madame N.**** plongés dans le plus violent désespoir, loin du corps glacé de leur infortunée fille; et René resta seul, en prière, avec une vieille femme, auprès du lit d'Héloïse. Quatre heures s'étaient écoulées, lorsque cette dernière revenant d'un long évanouissement léthargique, poussa un léger soupir, et entrouvrit les yeux. — Mon Dieu, je ne me trompe pas, s'écria le jeune homme, elle a respiré, je l'ai entendu!....... Julie, aidez-moi, et faisons-lui respirer des sels. — Vous êtes dans l'erreur, Monsieur, répliqua tristement la garde, elle est bien morte, malheureusement. — Non, je vous l'as-

sure, bonne femme, prodiguons-lui tous les soins nécessaires, je vous en conjure, mais n'appelons pas encore, de peur de causer une fausse joie à Monsieur et Madame N.*** Si nous remarquons le moindre mouvement nous enverrons chercher le docteur!...... A l'instant même où il prononçait ces mots, Héloïse demanda distinctement à boire! Lui en présenter d'une main tremblante, courir avertir Monsieur et Madame N.***, amener le médecin, fut l'affaire de quelques minutes pour Dorgemont. L'homme de l'art, à peine entré dans l'appartement, déclara que la malade était sauvée, que la sueur abondante qui l'inondait était du plus favorable augure, et que si on ne commettait pas d'imprudence sa convalescence serait prochaine et rapide. Je n'essaierai pas d'exprimer le délire que cette transition aussi subite de la plus violente douleur à la joie la plus complète, fit naître dans tous les cœurs. Il y a dans la vie de ces émotions qu'il faut avoir ressenties pour les connaître, et dont la peinture parfaite échappera toujours au pinceau le mieux exercé du plus habile écrivain. La prédiction du docteur se réalisa; huit jours après, Mademoiselle N.***

recevait ses amies, les jeunes ouvrières de l'hôtel, tous ceux qui l'aimaient enfin, et le nombre en était grand.

CHAPITRE XIX.

Mariage de René et d'Héloïse.

René s'était acquis de nouveau des droits éternels à la reconnaissance de la famille N.***, autrefois il avait doté Héloïse, maintenant on l'appelait son sauveur. Leur tendresse réciproque qui se trahissait à leur insçu, augmentait chaque jour, à la grande satisfaction des parents, qui espéraient voir se réaliser leur projet d'union.

Dorgemont venait d'être nommé procureur du roi. Le président, son protecteur, fier de son élève, le gardait toujours auprès de lui, et le traitait comme son propre fils, comme son ami. Non-seulement on le citait

comme un magistrat distingué, mais il jouissait déjà d'une réputation d'intégrité peu commune. Tous les avocats rendaient hommage à son éloquence, à la force de sa logique ; chaque juge écoutait, dans un religieux silence, ses conclusions toujours claires, précises, et propres à faire ressortir la vérité. Tout son temps était partagé entre l'accomplissement de ses devoirs de chrétien, l'étude et les obligations de son état. Il aimait toujours les pauvres, et leur distribuait avec discernement, des aumônes qui absorbaient en grande partie les bienfaits du président, et le revenu de sa nouvelle place. Deux fois par semaine il consacrait tout le temps dont il pouvait disposer, à donner des consultations gratuites aux pauvres gens qui avaient besoin de guide pour conduire leurs affaires, et malheur à l'homme imposteur, éhonté, criminel, qu'il atteignait au nom des lois....

Tous les dimanches René accompagnait le président aux offices, et se joignait ensuite à la famille N.*** pour visiter les infortunés retenus sur de misérables grabats par des infirmités graves. Le bon Ambroise, triomphant, servait d'éclaireur à leur bien-

faisance, et montait encore lestement, malgré ses cheveux blancs et son grand âge, jusqu'au sixième étage pour les guider auprès du malheur.

Cependant, le vénérable magistrat qui désirait beaucoup marier son protégé, et qui s'était facilement aperçu de l'attachement qu'il portait à mademoiselle N.***, résolut de consulter le père et la mère d'Héloïse, et de leur demander la main de leur fille pour René, s'il les trouvait bien disposés à accueillir sa proposition. Dans ce but, il se rendit donc à leur hôtel; où il apprit, avec la plus vive satisfaction, que cette alliance était l'objet des vœux de monsieur et de madame N.****

Revenu chez lui, le président prit à part René, et engagea avec lui la conversation suivante :

— Mon ami, je touche à ma soixante-dixième année; à cet âge on doit se hâter d'accomplir ses projets. Le seul important qu'il me reste à réaliser, c'est votre mariage avec une jeune personne vertueuse, que vous aimiez. Ouvrez-moi votre cœur, je remplace votre père aujourd'hui, avez-vous choisi une épouse?

— Monsieur, répondit René tout ému, depuis longtemps votre générosité, votre tendresse pour moi ont égalé celle du père le plus affectueux ; vous avez tous les droits à ma franchise, et je vous avouerai sincèrement que mon cœur n'est plus libre !

— Eh! pourquoi ne me l'avoir pas dit plus tôt, mon cher Dorgemont?

— Le peu d'espoir de réussir m'a arrêté.

— Quel obstacle s'oppose à cette union?

— La différence de fortune; je suis pauvre et la personne que j'aime est riche.

— N'occupez-vous pas déjà un rang dans la magistrature ; n'avez-vous pas une belle carrière à parcourir, si vous demeurez toujours fidèle comme je n'en doute pas, à Dieu et à vos devoirs!.... René, puis-je savoir le nom de la famille dans laquelle vous voudriez entrer? Le jeune magistrat hésita quelques minutes, puis, remarquant tout à coup l'inquiétude du président, il nomma M. N.***

— Quoi ! c'est Héloïse que vous désirez pour compagne! s'écria gaiement le vieil-

lard !.... Vous l'aurez, j'en réponds ; et tout à l'heure nous irons ensemble chez son père, qui vous l'accordera avec empressement.

Je ne puis, oh! mon bienfaiteur, faire cette démarche, sans manquer à la délicatesse. En effet, M. N.*** s'imaginerait peut-être, que je me crois des droits sur sa fille parce que, dans le temps, je l'ai dotée par ordre de mon père.... De grâce ne m'obligez pas à employer un tel moyen.

— Monsieur N.*** ne raisonnera pas ainsi: il a pour vous la plus haute estime, l'attachement le mieux fondé, une gratitude sans bornes.... Vous avez arraché sa famille aux malheurs de l'indigence, vous avez contribué puissamment à lui assurer la fortune dont il jouit ; il vous regarde comme le sauveur de son Héloïse.... Ah! déposez une susceptibilité injuste; venez sans crainte avec moi l'appeler votre père, il vous tendra les bras, il joindra votre main à celle de sa fille, et vous bénira tous deux.

— Si vous étiez dans l'erreur, ô monsieur, si j'essuyais un refus cruel, quoique pré-

senté avec tous les égards que la bienveillance de la famille N.*** lui inspirera pour moi ?....

—Vous avez peu de confiance en moi, René, et puisque je ne puis vous convaincre autrement que par des preuves, sachez que j'ai la parole de M. N.***; consentez-vous à m'accompagner actuellement ?

René se précipita dans le bras du président, et ne répondit que par des larmes de joie et de reconnaissance. Deux heures après ils étaient dans la salon de M. N.*** en tête à tête avec lui. Ce dernier, averti par le magistrat des craintes délicates de Dorgemont, lui parla en ce termes :

—Mon cher René, je ménagerai votre modestie, en ne vous rappelant qu'en passant toutes les obligations que je vous ai. Depuis longtemps je cherchais vainement le moyen de m'acquitter envers vous.... Enfin je le trouve aujourd'hui, vous aimez ma fille... Je l'ai consultée ainsi que ma femme; leur estime pour vous ne laisse rien à désirer; c'est moi qui vous offre la main d'Héloïse, acceptez-la comme le cadeau le plus

précieux dont je puisse disposer en votre faveur.

Une scène attendrissante suivit cette ouverture inespérée ; Dorgemont fut présenté par M. N.*** à sa future, en présence de sa mère, et on convint d'unir les jeunes gens aussitôt que les formalités exigées par la loi seraient remplies.

Héloïse et René ne se préparèrent pas à la célébration de leur mariage de la même manière que la plupart des gens du monde. Tous les matins ils assistaient à une messe basse de leur paroisse, et sanctifiaient leur journée par des lectures pieuses, et propres à leur inspirer l'idée de la grandeur du sacrement qu'il allaient recevoir.

Au lieu de faire des invitations de bals, des fêtes brillantes, M. et mesdames N.*** avertirent tous les pauvres dont ils avaient soin, ainsi que ceux adoptés par la charité de René, afin de leur donner ce jour-là un grand repas de famille auquel ils présideraient eux-mêmes.

L'heureux Dorgemont n'oublia pas d'annoncer son prochain mariage au digne curé de Saint R.*** à Marseille, en lui manifestant

tout le regret qu'il éprouvait de ne pas recevoir de lui la bénédiction nuptiale. Une prompte réponse lui apprit à son extrême étonnement que, malgré son âge et ses infirmités, le vertueux prêtre arriverait la veille de la cérémonie, et qu'il obtiendrait la permission de procéder lui-même à la célébration de son mariage : ce fut un sujet de joie pour tous.

A l'époque indiquée, l'hôtel de M. N.*** présenta dès la pointe du jour l'aspect le plus animé. Ambroise, l'excellent Ambroise, semblait se multiplier à l'infini. Ses jambes avaient retrouvé leur première vigueur, son cerveau son ancienne énergie. Il donnait des ordres, et prévoyait à tous les besoins.

Le président, accompagné de sa famille, et appuyé sur le bras de son protégé, entra le premier chez M. N.*** Bientôt on fut réuni. Les voitures roulèrent vers la mairie, où René Dorgemont, en face des lois, donna son nom à Héloïse N.*** ; de là les jeunes époux se rendirent à l'église, et le vénérable curé de saint R.*** officia comme il l'avait promis. Il adressa, d'une voix émue, le discours le plus touchant au couple pieux, qui versa des larmes d'attendrissement, ainsi que tous

les fidèles accourus au temple pour jouir de ce religieux spectacle.

De retour chez M. N.***, les jeunes ouvrières de l'hôtel, vêtues de blanc, complimentèrent leur maîtresse, en lui offrant l'assurance des vœux qu'elles formaient pour son bonheur et pour celui de son époux. Héloïse les remercia affectueusement, et leur donna l'assurance qu'elle leur prodiguerait toujours ses soins, et leur conserverait son amitié, comme par le passé.

Bientôt de pauvres, mais de décents convives entourèrent les longues tables préparées par le vigilant Ambroise. La gaieté la plus franche, la plus complète, embellit cette fête consacrée aux malheureux; et quand la nuit survint, chacun se retira le cœur plein d'amour et de reconnaissance pour la famille du riche qui n'avait pas dédaigné le pauvre.

CHAPITRE XX.

Visite imprévue. — Conversion sincère.

Chacun avait repris ses occupations habituelles dans l'hôtel de monsieur N***. Déjà depuis six jours René était devenu l'heureux époux d'Héloïse. Le président s'était décidé, non sans peine, à se séparer de son jeune ami qui demeurait avec ses nouveaux parents. Déjà le vénérable curé de saint R*** se préparait à un départ redouté par tous ses amis, lorsqu'un soir, à neuf heures, un homme couvert de haillons, la figure cachée sous un large chapeau, demanda à parler en particulier à M. Dorgemont, procureur du roi. Le concierge voulut remettre le visiteur au lendemain, mais ce dernier insista avec la plus grande force pour obtenir une audience à

l'instant même. On prévint René de cette singularité ; il ordonna qu'on introduisît auprès de lui l'individu qui disait avoir à lui communiquer une affaire importante. L'inconnu s'avança lentement, comme un homme accablé par la fatigue et la honte, puis quand il fut seul avec Dorgemont, il se découvrit... c'était Edouard !....

A sa vue, René jeta malgré lui un léger cri. Mille sentiments divers l'agitèrent à la fois..... Edouard, qu'il avait tant aimé ! Edouard qui l'avait si indignement trompé ! Edouard qui jadis avait attiré sur lui la colère de Dieu et le mépris des hommes !.. Edouard, enfin, qui lui avait ravi en entier la fortune qu'il avait voulu partager si généreusement avec lui..... Edouard se présentait devant lui, portant la livrée de la misère, et les traits décomposés par la fatigue des passions.

— Que me voulez-vous, monsieur, prononça René avec dignité, après un moment de silence ?

— Je viens livrer entre vos mains celui qui vous a dépouillé de l'héritage de votre famille.

— J'ai oublié votre perfidie..; je fais plus, en ce moment, je vous la pardonne....

— Merci, ah! merci; mais ce n'est pas le pardon de mon crime que je réclame, c'en est la punition.

— Que voulez-vous dire?

— Je sollicite de vous une dernière faveur, un mandat d'arrêt contre moi, afin que je me rende à l'instant même en prison, et que je subisse promptement le châtiment des voleurs et des faussaires.

— Puisque je renonce à toute poursuite contre vous!....

— Vous n'en avez pas le droit; comme procureur du Roi vous ne pouvez pas refuser l'occasion de punir un criminel qui se livre à vous.

— M. Edouard, rappelez votre bon sens, votre esprit semble égaré.., plutôt que de chercher le repentir dans les cachots et dans les fers, revenez à des sentiments d'honneur; faites pénitence, et Dieu vous fera miséricorde.....

— Que me parlez-vous d'honneur, de miséricorde divine..... mon honneur à moi, il est flétri, souillé à jamais... La miséri-

corde divine, elle me garde les tourments de l'enfer !

—Dieu pardonne aux plus grands pécheurs lorsqu'ils sont repentants.

—On le dit, je ne le crois pas.

—Consultez le prêtre, qui est son ministre sur la terre.

—Il me rejètera !

—Jamais.., sa mission est d'ouvrir à tous les portes du Ciel.

—L'homme peut-il effacer les péchés de l'homme!... M. René, la société crie vengeance contre moi ; les portes du Ciel me sont fermées.... De tous côtés j'aperçois un précipice affreux.... Ayez pitié de moi, ou le suicide.....

—Malheureux, arrêtez!... Oui, l'homme peut effacer les péchés de l'homme lorsque Dieu lui en a donné le pouvoir... Tâchez de regagner, à force de vertus, l'estime de vos semblables; apaisez le courroux du Ciel par la pénitence, et les précipices qui vous entourent disparaîtront, et l'horrible idée de vous détruire sera remplacée par une entière résignation aux décrets de la Providence.... Edouard, ayez la ferme volonté de vous convertir, dites un seul mot, et la tranquillité vous sera rendue.

—C'en est fait, je m'abandonne à vous sans réserve, homme généreux que j'ai si indignement trompé; donnez-moi un prêtre selon votre cœur, et j'irai me placer à ses pieds, lui confesser mes fautes, et réclamer la paix intérieure que j'ai perdue.

—Demain, soyez ici à huit heures du matin, et je vous conduirai moi-même à l'ecclésiastique qui a ma confiance.

— Oh! que de reconnaissance je vous aurai, M. René... Et c'est là votre vengeance pour tous les maux, toutes les perfidies que je vous ai fait souffrir.... Mon Dieu, qu'elle est belle cette religion qui enseigne le pardon des crimes, et qui donne assez de force à ceux qui la suivent pour mettre à exécution ses préceptes..... Adieu, monsieur, je serai exact au rendez-vous; puisse le prêtre me tendre la main secourable que vous m'avez promise en son nom!.... Edouard se leva en prononçant ces mots, et prit congé de René, qui retenait à peine des larmes d'attendrissement.

Quand il fut sorti, René appela Ambroise et lui raconta ce qui venait de se passer. Plusieurs fois le front du défiant vieillard se rida.... il avait tant à se plaindre d'Edouard;

néanmoins, vivement touché du repentir qu'il avait montré, il déclara qu'à partir de ce jour, son ressentiment était éteint, et qu'il ferait tout ce qui dépendrait de lui pour être utile à son ancien ennemi, s'il le pouvait.

Edouard frappait à la porte de Dorgemont au moment où huit heures sonnaient. Il était toujours aussi triste, cependant il n'avait plus cet air effrayant de désespoir et d'exaltation de la veille. Aussitôt qu'il l'aperçut, René lui offrit la main affectueusement, et l'accueillit avec la plus grande bonté.

— Edouard, lui dit-il, les réflexions de la nuit n'ont point changé vos bonnes résolutions, je le vois... Partons-donc....

— Je suis prêt à vous suivre; mais monsieur René, je désirerais parler devant vous à Ambroise!

— Je vais le sonner.... Le vieillard ne se fit pas attendre.

— Ambroise, s'écria Edouard pâle et tremblant, je suis un misérable indigne de votre compassion; je vous ai odieusement calomnié; j'ai cherché à vous aliéner l'amitié, la confiance de votre maître que vous avez su conserver malgré mes infâmes mensonges,

consentirez-vous à oublier la haine que vous m'avez vouée!

— Monsieur Edouard, répondit Ambroise, j'ai dans un temps sollicité contre vous la sévérité de la justice des hommes, mais aujourd'hui que vous paraissez sincèrement repentant de votre conduite passée, je serai heureux de pouvoir vous rendre quelque service..... Et il saisit cordialement la main d'Edouard, qui ne savait comment lui exprimer sa gratitude.

Alors René et Edouard se rendirent chez l'abbé H.****, comme ils en étaient convenus. Ce dernier devina bientôt le but de cette visite, et Dorgemont se retira en recommandant à Edouard de revenir le soir même.

L'abbé H.****, aumônier des prisons, et grand vicaire de l'Eglise de saint Sulpice, était un homme pieux, instruit et plein d'expérience. René lui avait appris l'histoire d'Edouard : il jugea par la franchise des aveux qu'il lui fit de la sincérité de son repentir. Au lieu de le décourager en lui peignant les châtiments éternels qu'il avait mérités, il l'entretint de la grandeur de la miséricorde divine et l'exhorta à l'espérance et à la pénitence. Chacune des paroles con-

solantes du prêtre pénétrait dans l'âme du coupable attendri, et le préparait à la conversion.

Edouard fit une confession générale et fidèle. A plusieurs reprises ses sanglots l'interrompirent; enfin, encouragé par le saint homme qui cachait lui-même la douleur que lui causait un récit aussi épouvantable, il accusa tous ses égarements avec une contrition parfaite. Il écouta avidement l'exhortation du confesseur, et reçut la promesse d'obtenir prochainement l'absolution, s'il persistait dans les excellentes dispositions qu'il annonçait alors.

Dorgemont s'informa auprès d'Edouard de ses moyens d'existence. Ce dernier lui avoua en rougissant qu'il n'en avait aucun, et qu'après avoir perdu au jeu les sommes d'argent qu'il lui avait soustraites, il n'avait vécu qu'à l'aide d'escroquerie. René exigea qu'il prît une chambre dans l'hôtel, et chargea Ambroise de pourvoir abondamment à tous ses besoins.

La conversion d'Edouard fut sincère, l'abbé H.**** le raffermit de plus en plus dans la voie du salut. Sa conduite exemplaire, son empressement à accomplir ses

devoirs religieux, lui concilièrent promptement l'estime de tous ceux qui eurent des rapports avec lui. Ambroise l'aimait autant qu'il l'avait détesté : René lui rendit peu à peu sa confiance, et, après un an d'épreuve, la famille N.**** le chargea, sous sa surveillance, de l'éducation des ouvriers de ses salles d'asile. Honoré de ce nouveau poste, il remplit avec zèle et conscience les obligations qu'il lui imposait, et devint le protecteur de la jeune Batilde dont nous avons parlé plus haut, et qui était initiée dans les secrets de sa vie.

CONCLUSION.

J'arrive à ce moment où la vie de René n'offre plus rien de remarquable. Marié selon son goût à une jeune personne aussi vertueuse, aussi charitable que belle, il devint le

modèle des époux, et plus tard, le modèle des pères ; sa sagesse, ses lumières, son intégrité, lui ouvrirent un chemin rapide vers les hautes places de la magistrature. Tour à tour substitut de procureur général, juge à la cour de cassation, puis enfin désigné comme remplaçant de son protecteur, du respectable président qui s'était démis de ses fonctions dans l'espérance qu'elles lui seraient confiées, il devint célèbre parmi les capacités de l'époque.

Ambroise, le fidèle Ambroise, passa le reste de ses jours auprès de son maître. Prévenant, laborieux, actif, il fut au comble du bonheur jusqu'à ses derniers moments qui furent ceux d'un bon chrétien, et il laissa d'ineffaçables regrets dans la famille de son maître.

Quant à Edouard, placé sous la direction du respectable abbé H****, sa conduite, loin de mériter le moindre reproche, fut digne des plus grands éloges. Toujours repentant des fautes graves qu'il avait commises, il ne recouvra pas sa gaieté première, mais il éprouva le calme, l'espérance que procure une conversion sincère. Aimé et estimé de René, il ne voulut point permettre que la distance qui le séparait de lui fût comblée.

— Vos épanchements dans l'intimité, lui disait-il, me rendent le plus heureux des hommes; mais je ne dois pas publiquement m'appeler votre ami. Les souvenirs du passé ont placé entre nous deux une barrière que je ne franchirai jamais.

Edouard fut investi d'une confiance sans bornes; il dirigea les biens de René, distribua ses aumônes, chercha l'indigence dans les lieux les plus cachés, et mérita le nom de père des pauvres.

Le vaste hôtel de M. N.**** offrait l'image de l'union la plus parfaite qu'il fût possible de rencontrer. On voyait avec admiration soixante et quelques personnes vivant chaque jour dans des rapports continuels, sans que le plus léger nuage vînt obscurcir la paix générale. Chacun connaissait ses travaux, ses devoirs, et s'en acquittait avec un zèle, avec un empressement admirables.

Monsieur et Madame N.**** se félicitaient justement du mariage de leur fille avec René; sans cesse auprès de leurs enfants, exemples de piété, rien ne manquait à leur bonheur que l'augmentation de leur famille. Dieu permit qu'ils eussent cette satisfaction tant désirée, et Héloïse donna le jour à un fils que

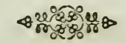
le vénérable président tint sur les fonts de baptême.

Je promets son histoire à mes jeunes lecteurs, s'ils font bon accueil à celle que je leur offre aujourd'hui.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES.



TOURS, — IMPRIMERIE DE MAME.







